

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal, Lentente 656-02.

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN

123, rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 142 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 68 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 38 fr.
Chèque postal	Lentente 656-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

« Dans la fosse aux ours »

Réponse à un faux-jeton

Dans le journal *l'Humanité* du 31 août dernier a paru un article intitulé : « Dans la Fosse aux ours. Les Libér-taires peints par eux-mêmes. » Connaissant toute la profondeur de mon ignorance, je ne me permettrai pas ici de faire du journalisme, mais, sous le coup de la plus complète indignation, je ne puis m'empêcher d'écrire.

Tout d'abord, je remarque le parti pris général de l'auteur, en nous traitant tous d'ours. Je ne crois pas que les anarchistes soient cela, mais plutôt des idéalistes révoltés par les laideurs du monde, par l'inefficacité des œuvres de nos prétendus et hypocrites réformateurs et par l'empêchement quotidien des autoritaires sur l'état moral que, seuls, les anarchistes peuvent établir. Et quand je dis « anarchistes », je ne parle que de ceux-là qui le sont véritablement. En conséquence, l'adjectif vrai est de trop, tandis que si je veux critiquer les autres, je dirai alors les faux anarchistes, afin de faire une distinction consciente.

L'auteur, ne trouvant pas le terme d'ours suffisant, va jusqu'à nous traiter de maboules et pour ainsi dire de fous. Nous préférons ce titre, il est plus énergique et c'est justement celui qu'on nous attribue depuis le commencement des temps. Sans aller chercher si Moïse, Socrate, Jésus furent des anarchistes, — ce que nous croyons, malgré la falsification intéressée de leurs œuvres, — je ferai remarquer qu'eux-mêmes furent traités de fous par tous les esprits étroits du temps. D'ailleurs, en lisant les récits de leur vie, nous comprenons que les enseignements de Moïse, de Socrate, de Jésus sont les nôtres ; nous le saisissons, grâce à la douce sensation intérieure que nous en ressentons.

Mais, le rédacteur de *l'Humanité* ne voit sans doute en ces sages, comme en nous-mêmes, que des « maboules » en « complète dégénérescence ».

D'ailleurs, voyons quelle est notre dégénérescence. Pour mon compte personnel, je suis loin d'accepter tout ce qui se dit dans le *Libertaire*. Mais vouloir un journal quotidien, tout faire pour qu'il subsiste, les nombreuses thèses qu'on lui envoie, tout cela n'est-il pas déjà une forte preuve de procréation consciente ? Il est certes difficile de contenir tout le monde, même les anarchistes, mais n'ont-ils pas pour eux le grand esprit de fraternité ? Or, lorsque quelqu'un d'entre nous est mécontent des œuvres de ses frères, il conseille, s'explique, et si l'œuvre subsiste dans le même état, il s'écarte. Cependant, cela n'atteint pas le fond, car aussi noirs que nous sommes, nous croyons encore être les véritables créateurs de la pierre blanche aux multiples reflets. Celle-là, ne se ternit pas. Donc, toute œuvre à prétention anarchique, sans être nôtre ne peut tenir l'anarchie. Si j'ai des regrets à manifester, c'est que le *Libertaire* soit plus syndicaliste qu'anarchiste, je veux dire par là que la place réservée à une seule branche du grand mouvement tient trop de place vis-à-vis d'autres non développées. Je regrette aussi d'y lire très souvent des termes grossiers, car l'idéalisme exclut toute grossièreté. Une jeune fille n'a-t-elle pas le droit d'être anarchiste ? Tous les miens répondront : « C'est plus qu'un droit, mais un devoir sacré. » Alors, quelle espèce de réflexion fera-t-elle lorsqu'elle lira des mots comme ceux-ci : « merde » ou « botter le cul » ? Je crois qu'elle aura tous les droits de rejeter cette feuille et que ceux qui emploient de tels mots effrayent la vertu et, par conséquent, chassent l'anarchie. Voilà une critique que l'on doit faire, et j'espère qu'on l'écouterait.

Je puis croire encore à une autre dégénérescence, mais elle ne provient que de l'adversité. Qui a voté la guerre et ses crédits ? Ce ne sont certes pas les anarchistes. Ceux-là, au contraire, n'ont pas voulu embrocher leurs doux et bons frères allemands et ont dû, par conséquent, lutter contre la guerre, échapper au joug militariste et aller crever au bagne comme des chiens. Or, je ne doute pas que ceux-là ne soient les meilleurs. Si leurs enseignements font défaut aujourd'hui, ce n'est pas notre faute, encore moins la leur.

Maintenant, peut-on nous accuser de dégénérescence en prenant pour type l'homme supérieur qu'est Reclus ? Parce qu'anarchistes, sommes-nous tenus d'être aussi forts que lui ? Certes, nous le voudrions bien. Je ne doute pas que, si chacun de nous était arrivé à l'anar-

chie telle que nous l'avons conçue, il n'y ait parmi nous des frères susceptibles alors de faire de grandes choses. Mais puisque notre indigne auteur nous lance Reclus par la tête comme modèle, nous pouvons encore taxer celui-ci de dégénérescence en regard du copain Jésus de Nazareth, qu'en bonne foi nous croyons la fleur même de l'idéalisme. En tout cas, ce n'est pas au critique de *l'Humanité* à nous faire une leçon, car sa propre infériorité est une preuve directe de sa dégénérescence.

Fort des lectures de Reclus, — qu'il n'a pas faites d'ailleurs, — il va jusqu'à faire un faux parallèle des lignes de ce digne apôtre avec celles qu'il nous est possible d'écrire. Peut-être croit-il que, vu le prix excessif des livres, aucun ouvrier anarchiste ne peut acheter *l'Homme et la Terre*, le lire et répondre comme il convient à ses incongruités ? Il oublie une fois de plus que l'anarchiste est un être conscient, capable même de se passer de manger pour avoir le pain de l'esprit. Certes, tous ne le font pas, mais d'autres le font pour eux, et cela suffit.

La différence qu'il y a entre le journaliste de *l'Humanité* et moi, c'est que l'œuvre de Reclus appartenant à l'Anarchie, je profite du droit que j'ai d'y puiser ce qui me plaît, sans pour cela donner prise à l'arbitraire, tandis que lui parle des anarchistes sans les connaître.

Le premier passage critiqué est un fragment de l'article de Guigui (*Libertaire* du 24 juillet 1924). Le voici : « Leur opinion sur le syndicalisme : « ...Nous considérons en effet que le syndicalisme, comme une pièce de fonte dans laquelle on a constaté de nombreuses soufflures au moment où elle est, presque terminée et qui la rend inutile, a besoin d'être refondu. » Dans *l'Homme et la Terre*, Elisée Reclus nous dit (page 531 du VI^e volume) : « Le progrès conscient n'est pas un fonctionnement normal de la société, un acte de croissance analogue à celui de la plante ou de l'animal ; il n'éclot pas comme une fleur, mais se comprend par un acte collectif de la volonté sociale, qui arrive à la conscience des intérêts solidaires de l'humanité et les satisfait à mesure et avec méthode, se consolidant d'autant plus que cette volonté s'entoure d'acquisitions nouvelles. Ce changement d'économie dans l'emploi des forces se manifeste surtout dans les grands mouvements, révolutions violentes ou applications de procédés nouveaux. On jette au rebut, comme inservables, les vieux appareils, les hommes assoupis à l'ancien travail. Cependant, l'idéal est de savoir tout user, d'employer les déchets, les résidus, les scories, car tout est utile entre les mains de celui qui sait œuvrer. » Au point de vue réorganisation, la comparaison de Guigui est parfaitement identique. D'ailleurs je ne vois rien dans le passage critiqué qui soit de nature à faire qualifier son auteur d'ours ou de maboule. C'est la protestation d'un mécontent. Bon nombre d'entre nous sont, de cœur, syndicalistes et non syndiqués. Pourquoi ? Parce que le syndicalisme tel qu'il est pratiqué maintenant a perdu son esprit primordial. On cherche beaucoup plus le nombre que la qualité. Il s'ensuit un perpétuel empiètement de la part des syndiqués non instruits dans la matière. Ainsi, nous avons vu la C. G. T. donner vingt-cinq millions au Tigre pour continuer la guerre, alors que le syndicalisme est d'essence antimilitariste. C'est donc l'argent des copains qui sert à perpétuer une œuvre diamétralement opposée à leur vue finale. D'où notre retrait provisoire jusqu'à ce que le syndicalisme reprenne sa voie primordiale, pour n'en plus jamais sortir. En tout cas, les anarchistes ne seront jamais les derniers dans une grève.

L'autre passage critiqué est de J. Baillot (*Libertaire* du 24 juillet 1924). Ce copain a eu le malheur d'écrire : « Il nous importe peu, en effet, que la bourgeoisie ou le prolétariat soit au pouvoir. » Eh bien ! oui, il nous importe peu que nous changions de maîtres, mais ce qui nous importe beaucoup, c'est de n'en plus avoir.

Si le faux jeton de *l'Humanité* avait lu l'ouvrage de Reclus, qu'il cite, ainsi qu'*Evolution et Révolution*, du même auteur, il eût compris que l'établissement de l'état moral n'est possible qu'en rendant à chacun son esprit d'ini-

tiative. « Connais-toi toi-même », dirait Socrate ; « Aimez-vous les uns les autres », disait Jésus, tandis que Reclus ajouterait : « Tant que l'iniquité durera, nous, anarchistes-communistes internationaux, resterons en état de révolution permanente. » Le communisme autoritaire marque en soi une déviation d'esprit, car l'autoritarisme ne peut pas s'accorder avec l'esprit fraternel. Quand on aime, on conseille, et une fois bien aimé, la parole seule suffit comme châtiement. Le prolétariat maître du pouvoir, c'est la perpétuation du mal, parce que le pouvoir porte en lui-même le germe du mal d'autorité physique.

Je ne dirai pas que le critique de *l'Humanité* soit un hypocrite, car je n'insulte jamais personne, mais je remarque que la tournure de son article est bien faite pour cacher la vérité et éloigner les hommes de notre idéal.

Les critiques de cette espèce sont donc les conservateurs du mal, c'est-à-dire les plus grands responsables des crimes de ce monde.

Emile COTTIN.

Compiègne, le 1er Septembre 1924.

Les dernières convulsions des pères de la C. G. T. U.

En première page de *l'Huma*, Jean Brét nous apprend que « la C. G. T. U. fixe à nouveau sa position ». Nous serions assez curieux de connaître cette position, car depuis pas mal de temps l'organisme fédéral nous a habitués à une série de volte-faces qui sont fort loin de faire honneur aux protagonistes de l'Unité par le vide.

Eh bien ! n'en déplaise aux hurlements de la grange alimentaire, nous trouvons ces déclarations burlesques tout à fait déplacées, aussi déplacées que les bégaiements épileptiques dont l'assommoir des masses s'est fait le porte-parole dimanche dernier au sujet de la main-d'œuvre étrangère.

Les breccotins de tous calibres qui se représentent qu'eux-mêmes — ce qui, soit dit entre nous, est égal à zéro — doivent bien se convaincre de ceci : ils ne sont pas plus la C. G. T. U. que la C. G. T. U. n'est le syndicalisme.

Par conséquent, leurs manifestes sur le papier ne servent absolument à rien. Ce n'est que de la démagogie mal placée, ne valant même pas l'encre usée en cette occasion.

Le nourrisson qui a écrit cette proclamation aurait beaucoup mieux agi en écrivant une annonce en quatrième page de *l'Huma*, pour récompenser le chômeur qui parviendrait à retrouver la trace des 56.000 balles qui se sont évaporées de la caisse de l'U. D. S.

Nos politico-syndicalistes qui n'ont jamais rien compris aux aspirations du prolétariat, dont ils ont l'audace de se dire les représentants, doivent également comprendre qu'ils n'ont derrière eux qu'une majorité de brailleurs incapables de faire quoi que ce soit, et que tous les grands syndicats capables d'action sont contre leur sale politique.

S'il y a aujourd'hui un fort mouvement contre la C. G. T. U., ce mouvement se justifie pleinement par suite de l'impuissance et de l'attitude nettement antisindicaliste des malheureux clowns qui sont à la tête de cet organisme.

Et c'est pourquoi la campagne qu'ils mènent contre les syndicats et cette partie du prolétariat qui se refusent à subir la dictature de l'incapacité des politiciens, nous laisse totalement froids. Elle n'est pour nous, syndicalistes sérieux, que le signe précurseur de la fin, l'aube annonciatrice d'un syndicalisme nouveau qui balayera à jamais la pourriture politicienne, qui depuis de longues années a réussi à fausser le sens de classe du prolétariat français.

HERES.

LE FAIT DU JOUR

Oui ou non

Oui ou non, voulez-vous une voix pour vos revendications ? Une voix qui les clame et qui les appuie ?

Oui ou non, voulez-vous qu'on entende, au milieu des clameurs de haine et d'injustice, le cri libertaire, le cri de la misère et de la révolte ?

Oui ou non, voulez-vous que le syndicalisme soit libéré de ses mauvais bergers ?

Oui ou non, voulez-vous que l'esclavage bolcheviste règne un jour sur vos chantiers et vous botte les fesses, en attendant de vous pendre ?

Oui ou non, voulez-vous un journal vivant, informé, qui fasse la pige aux journaux bourgeois ?

Oui ou non, voulez-vous vivre dans la tour d'ivoire de la théorie, ou la répandre autour de vous par tous les moyens ?

Si vous préférez la vie à la mort, la lutte à la courtoisie, envoyez-nous de la poudre et des balles sous la forme de vos thèses doublées !

On y compte.

Celui-là aussi doit être libéré

Voici quelques mois, un procès d'intelligence avec l'ennemi eut lieu devant les assises de la Seine, l'épilogue fut la condamnation à dix années de détention de l'inculpé, un nommé Pire, industriel.

Aujourd'hui, nous allons reprendre et suivre les faits scandaleux de cette pénible affaire, montrer par quels moyens la magistrature, en compagnie de l'ignoble police, parvint à son but qui était le maintien dans une prison d'un homme, père de famille, ayant à son actif une trop grande dose de confiance et de naïveté.

Avant tout, nous devons de déclarer que cet article n'est inspiré par aucun esprit de lucre, pas plus que par intérêt ; seul, le souci d'attirer l'attention des pouvoirs publics sur une pénible situation nous guide.

Pire, associé d'un établissement de céramique, vit l'usine occupée pendant la guerre par les Allemands, ce ne fut que sur l'ordre du gouvernement ayant de Broqueville à sa tête et le baron Coppée comme inspirateur, que les petits industriels belges reprirent des relations économiques avec la commandantur, ils y furent même contraints par la levée du moratorium, mesure menant inévitablement à la faillite si ceux-ci ne voulaient pas obéir aux injonctions de la haute banque.

Le baron Coppée poursuivi pour intelligence avec l'ennemi, fut acquitté, alors que Pire était arrêté et maintenu à la Santé, sous la même inculpation, ceci, sous le fallacieux prétexte que l'accusé avait fait de la représentation pour des bois hollandais et que lesdits bois avaient pu servir à construire les tranchées allemandes sur le front français !

Un ressortissant de notre doux pays se voyant sous le coup d'une semblable inculpation et connaissant les méthodes de Thémis, se serait empressé de prendre le large, mais Pire, incurable confiant, alla de lui-même se jeter dans la gueule du loup ; il eut, le malheureux, aux paroles mielleuses d'un juge renommé pour sa canaillerie et, pendant qu'il se morfondait en une cellule, l'autre lui préparait un bon petit traquenard.

En effet, au cours d'une discussion avec un expert, désigné par Jousset, il fut tout surpris d'entendre ce parfait fou, ayant conservé tout son patriotisme d'officier d'administration, lui déclarer textuellement : « Pendant la guerre, j'ai trouvé dans les tranchées allemandes des boîtes de sardines provenant de Hollande et, puisque vous, le délinquant, vous êtes poursuivi en tant que représentant d'une firme hollandaise, vous êtes, par conséquent, coupable ». Cet expert baroque, ce crétin, avait, dans sa fureur de l'étranger, jusqu'à confondre boîtes de sardines avec morceaux de bois !

Pire s'en plaignit amèrement au juge qui l'assura qu'aucun compte ne serait tenu des élucubrations de l'expert, cependant, cela ne l'empêcha pas de glisser ces inepties dans le dossier qui servit de document-masse au procès et furent la cause d'une condamnation si féroce que les jurés, atterrés, signèrent une demande de recours en grâce.

A présent, que vont faire les Pouvoirs publics ? Que va tenter la Ligue des Droits de l'Homme ? Elle qui sait plus que tout autre que si pendant la guerre, il y eut intelligence avec l'ennemi, elle le fut pratiquée par les états-majors généraux, puis que un des généraux avait cyniquement qu'un accord tacite existait pour que les G. G. ne fussent pas bombardés ! Va-t-elle enfin admettre que le temps de réhabiliter les morts est passé ? Et qu'il serait peut-être nécessaire de penser aux vivants, surtout lorsque ceux-ci, étrangers, sont victimes des procédés ignobles de juges français.

S'il le faut, nous reviendrons sur cette pénible affaire, nous apporterons de nou-

velles comparaisons qui montrent que les puissants sortent toujours indemnes des sales pattes de la justice, alors que les humbles en sont toujours victimes ; pour celui-là comme pour les autres, nous voulons que s'ouvrent les portes des prisons et que les mois honteux employés pendant la guerre, soient rélégués dans l'oubli des mauvais souvenirs.

HENRI DE.

La grève des Inscrits à Lorient

La grève des inscrits maritimes de Lorient s'accroît. L'ordre de grève est fidèlement exécuté au fur et à mesure de la rentrée des navires.

Une tentative de conciliation a été faite au bureau de M. Lacombe, administrateur de l'Inscription Maritime. Elle a échoué.

Un procès-verbal de cette réunion a été dressé et transmis au sous-secrétaire d'Etat de la Marine Marchande, qui s'est entretenu téléphoniquement ce matin avec l'administrateur de l'inscription maritime à ce sujet.

La proposition faite par le principal armateur lorientais, M. Verhoëven, de la Compagnie de Chalutage, a été repoussée. Il proposait de faire partir les navires, les équipages laissant à terre un délégué pour la discussion de leurs revendications.

Un cortège de grévistes s'est formé cet après-midi et a parcouru la ville au chant de l'Internationale.

Le président du syndicat des armateurs, envisageant un lock-out patronal, a demandé au préfet maritime de mettre à l'abri les chalutiers dans l'arsenal.

Les inscrits tiendront bon, et de leur action tenace dérivera une victoire certaine.

La Société des Nations

Après la comédie de Londres, celle de Genève. C'est dans l'ordre des choses.

Les deux vedettes, c'est-à-dire Herriot et très court, d'hier matin. Le président de Mac Donald, étaient présentes à la séance, l'assemblée salua successivement l'un et l'autre et leur souhaita la plus cordiale bienvenue. « Leur présence, déclara-t-il, est une preuve éclatante de l'intérêt qu'ils portent à la Société des Nations. »

Le vicomte Ishi prit ensuite la parole, pour rappeler l'anniversaire de la terrible catastrophe qui frappa nos pays, mais il oublia de causer de la répression qui, à la même époque, s'abattait sur la classe ouvrière japonaise. Il oublia de parler de l'assassinat de Osugi et de sa famille, et dans cette assemblée pacifiste, aucun représentant n'osa lui rafraîchir la mémoire, même pas « l'honorable » secrétaire de la C. G. T.

Après quelques paroles de Gilbert Murray, délégué de la Grande-Bretagne, qui attira l'attention de la Société des Nations sur la protection des minorités, nos diplomates, qui sont de chauds partisans de la journée de deux heures, levèrent la séance et décidèrent de reprendre leurs travaux à quatre heures de l'après-midi.

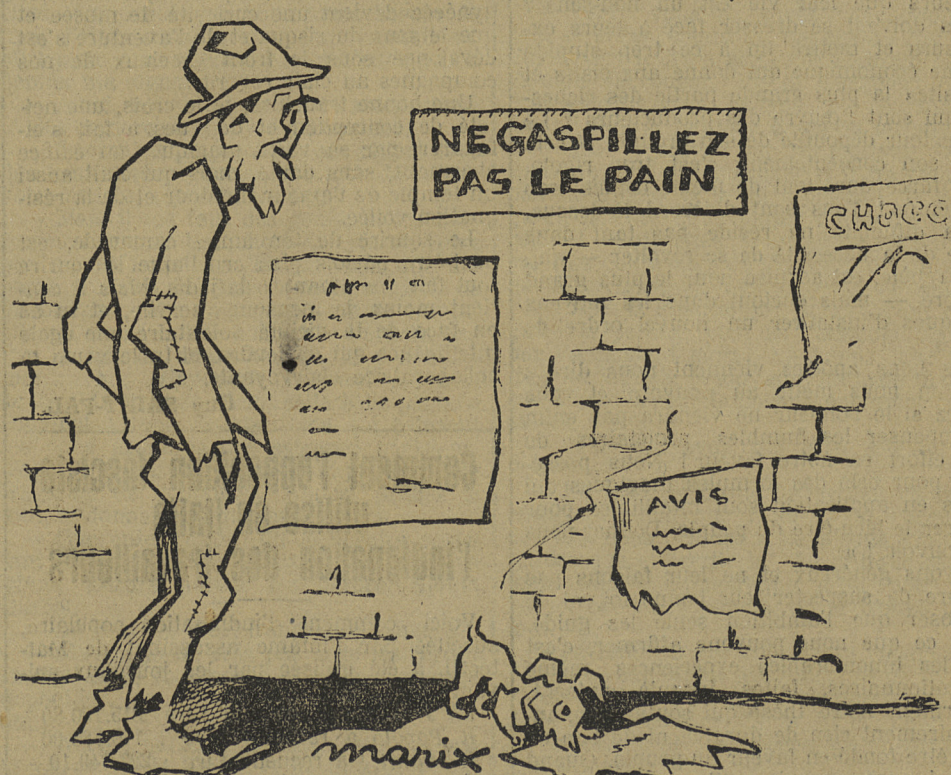
Une jeune brute

Dijon, 3 septembre. — L'enquête ouverte au sujet de la mort de M. Louis Sautot, qui se fractura le crâne sur le trottoir, ayant été bousculé par un jeune homme, a établi que ce jeune homme se nomme René Boule, âgé de 19 ans, actuellement en villégiature à Dijon chez sa tante, rue Brulart, et dont la famille habite Billancourt.

Rencontré à bicyclette chez sa tante, Boule tentait d'écraser un chat sous un porche. Il s'attira des observations de M. Sautot, qui le menaça de lui tirer les oreilles. René Boule, à ce mot, sauta de bicyclette et se précipita sur M. Sautot. D'un coup de poing sur la nuque, il le renversa sur la chaussée, où l'homme se fractura le crâne.

René Boule, conduit au Parquet, sera poursuivi pour coups ayant occasionné la mort.

L'AVIS CHERRE



— Le pain à 1 fr. 30 ! Et avoir le culot de faire une telle recommandation !

Réalités anarchistes

On s'imagine volontiers que tout ce qui a trait à l'anarchie est forcément indéterminé, vague et purement fictif. Il n'y a rien de plus erroné qu'une pareille conception. Si le reproche d'incohérence peut être adressé à l'anarchisme, il n'en est pas moins vrai qu'il peut être adressé également à tous les systèmes sociaux, depuis le communisme d'Etat, le socialisme, jusqu'au démocratisme et au monarchisme même.

Chaque système fourmille de contradictions, et nous n'acceptons pas pour nous seuls ce reproche. Il est certain que dans notre mouvement libertaire les choses ne vont pas pour le mieux ; loin de là, nous le déplorons amèrement, et nous sommes de nombreux camarades unanimes à chercher les moyens qui feront de l'anarchisme un mouvement avec lequel il faudra compter.

C'est cette réalité première qui doit transformer nos milieux et leur donner toujours plus de puissance.

Les anarchistes, enfin soucieux de réalités, s'organiseront pour la lutte efficace contre les politiques de tous les partis d'autorité qui font peser continuellement sur le peuple le poids d'une tyrannie sans bornes. A nous s'uniront tous les hommes loyaux qui révoltés des abus et des crimes de l'autorité lui auront voué une haine irréductible.

Les principes libertaires sont assez humains à tous les points de vue pour être compris de tous ceux qui de bonne foi s'y arrêtent. Notre difficulté a toujours été de les propager ; cette propagande nous devons la mener intelligemment si nous voulons que les résultats soient en rapport avec les efforts.

L'anarchie n'est pas seulement l'idéal inaccessible qu'on s'est complu à diffuser. A cet effet, chacun reconnaît que dans le domaine du rêve rien n'est plus beau que l'anarchie. De là à identifier l'idéologue, le rêveur, l'utopiste avec l'anarchiste, il n'y a qu'un pas vite franchi.

On ne voit pas qu'à l'anarchie se rattache tout acte de révolte, toute affirmation d'une personnalité qui prend conscience d'elle-même. Toute revendication spontanée, tout élan vers la solidarité humaine, vers l'accomplissement d'un acte courageux et utile procède de l'anarchie, car nulle puissance extérieure ne peut ordonner cela qui fait justement la supériorité de l'homme.

Nos sentiments, nos aspirations, la raison elle-même, vont à l'anarchie. Notre esprit faussé, notre conscience lâche, dotés de nous des sujets, des gouvernés. Pourtant ce n'est pas de notre faute à nous anarchistes si la réalité sociale actuelle est hideuse. Si plus de sympathie générale entourait nos manifestations en faveur des opprimés, l'atmosphère ne tarderait pas à devenir respirable, et les privilèges inébranlables de la société verraient avec appréhension réelle et effarée se rapprocher la fin de leur règne. L'anarchie c'est la lutte permanente contre l'esprit d'autorité, cause unique d'injustice et d'iniquité.

Ce qui est un attrait incomparable vers l'anarchie, c'est cet esprit libertaire dont s'inspire le véritable anarchiste. Celui-ci, en effet, s'efforce de mettre en harmonie sa conduite avec ses convictions.

Dans ses relations avec les autres hommes, il écarte toute velléité d'imposition, qu'elle vienne d'autrui ou de lui-même. Il cherche à acquiescer à la maîtrise de soi et essaie de se perfectionner constamment. Il a la volonté de se débarrasser des préjugés anciens et nouveaux et d'être toujours à même de juger froidement la situation du moment. Il réagit sur lui-même et raisonne même ses sentiments.

S'il n'y réussit que dans la mesure de ses moyens, cette volonté de bien faire, ce désir d'indépendance pour lui-même et pour les autres font de l'anarchiste un être social par excellence. Cela aussi est une réalité indéniable que l'homme — anarchiste ou non — qui a atteint un certain degré de culture intellectuelle est un ingouvernable. Il n'obéit pas à des ordres mais agit que suivant son inspiration.

S'il lui arrive d'obéir, il ne le fait que contraint par l'implacable nécessité. Son esprit reste libre, il n'est pas comme celui dont toute la vie se résume dans une obéissance passive. L'attitude fière et indépendante de l'anarchiste dans toutes les circonstances de la vie est donc pour nous le plus puissant moyen de propagande. N'oublions d'ailleurs pas qu'une attitude libertaire dénote chez celui qui peut l'adopter une fermeté d'âme et une force de caractère incontestables, et dont l'exercice de l'autorité ne peut se prévaloir, car alors seule la force brutale a le dernier mot. Les autoritaires contraignent, tandis que les libertaires veulent persuader.

Est-il si difficile de persuader aux travailleurs que leur vie est un non-sens ? Qu'ils doivent se dresser face à leurs exploiters et mettre fin à ce trop stupide régime économique qui donne aux oisifs et parasites la plus grande partie des richesses qui sont l'œuvre des producteurs ? Le producteur dépossédé de son produit, et cela avec son consentement, c'est trop rigolo, et la farce dure tout de même depuis trop longtemps ! Tous sont d'accord là-dessus, et la difficulté ne réside pas tant dans l'idée de la nécessité de se révolter — qui, le répète, est acquise pour le plus grand nombre — mais surtout dans les moyens pratiques d'instaurer un nouvel ordre de choses.

Des bons apôtres viennent nous dire : « Qu'on nous mette au pouvoir, et vous verrez si le bonheur ne viendra pas enfin récompenser les humbles prolétaires de leur effort en notre faveur ! Nous posséderons pour cela des formules magiques qui mises en application sont infaillibles pour assurer le bien-être du peuple. Donnez-nous le pouvoir ! »

Soyons généreux et ne leur faisons pas l'injure de suspecter leur bonne foi, ni de supposer que l'ambition seule les guide. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que les innombrables expériences, même révolutionnaires, faites jusqu'à présent, confirment notre thèse qui soutient qu'autoritairement rien de durable ni de bon ne peut être fondé en faveur du peuple. Quand celui-ci aura compris qu'il ne doit pas tolérer que des individus se hissent au pou-

voir sous prétexte d'assurer la bonne marche des affaires publiques, alors vraiment commencera l'époque des réalisations fécondes.

Dans ce sens-là, et afin d'éclairer les prolétaires sur le véritable problème social, nous devons nous unir pour organiser dans les meilleures conditions possibles notre propagande. Les camarades de bonne volonté se mettront à l'œuvre pour réaliser la vulgarisation des principes libertaires que nous voulons situer dans la vie quotidienne des travailleurs.

Nous voulons les éprouver au contact des réalités, et sans nous laisser par des succès trop compréhensibles à l'époque que nous traversons. Pour ce travail méthodique, nous ne serons jamais trop nombreux, et tous les amis se doivent d'apporter leur concours.

Les compagnons anarchistes contribueront ainsi à leur satisfaction personnelle, et à rendre un grand service aux travailleurs en leur faisant prendre conscience d'eux-mêmes. C'est une tâche bien digne de la cause que nous défendons, et nous nous efforcerons de la mener à bien.

PETROLI.

Par désespoir

Mme Henriette Charasson, dans un livre sur le rôle de la femme à notre époque, déplore la disparition de cette économie ménagère qui était la pierre angulaire de l'ancien gynécée.

Cinéma, bas de soie, cigarettes de luxe, elle nous énumère les plaisirs frivoles de nos jeunes cydalises, et elle parle, pour s'indigner de sa disparition, de cette petite dot qui permettait aux jeunes ménages de s'installer assez solidement et de durer plus que les roses de l'amour, lorsque les mœurs deviennent moins douces et que la lune de miel n'éclaire plus les soirs moroses.

Mais cette conseillère, que j'appellerai volontiers « Tante Marie des jeunes époux », ne voit pas assez pourquoi la femme pauvre moderne se détourne de ces besoins monotones qui étaient autrefois la poésie didactique des humbles ménages.

Disons-le lui tout net : cette attitude de prodigalité est la fille naturelle, non pas du mensonge décevant appelé l'homme, mais de l'horrible désespoir.

Oui, madame Charasson, la femme, la jeune fille pauvre, en face de l'inutilité qu'elle constate d'une économie qui ne sert plus à rien, se révolte et devient prodigue. Elle joue sa vie, parce qu'elle est tellement dure qu'il est impossible de l'amender peu à peu et de la rendre meilleure.

Les prix inabondables, non seulement des denrées usuelles, mais des vêtements, des meubles, des loyers, lui imposent le raisonnement suivant : « Si j'économise, si je me prive, cela ne me servira de rien. Ce que je mettrai de côté en n'allant point au ciné, en n'achetant pas ce chapeau ou ces bas à jour, une augmentation nouvelle du pain et de la viande me l'enlèvera dans quelques jours ! A quoi bon ! »

Pourquoi, madame Charasson voudrait-elle qu'une femme jeune, jolie, qui sent en elle des puissances de bonheur et de joie, se sacrifie au Moloch d'une économie patiente qui l'amènera au seuil de la vieillesse sans qu'elle ait goûté aux fleurs et aux fruits de jeunesse perdue ?

Elle n'a pas la prétention de rassurer, dans ces cours modernes, la femme desormais éteinte des croyances abolies. Alors ?... Il faut qu'elle se résigne à les voir devenir libertaires, du moins dans certaines formes de leur vie qu'elles sculptent selon un mode plus hardi et plus large.

Les inconvénients de cette existence ainsi libérée, comme nous les connaissons. Le heurt est plus terrible avec les dures lois sociales. Certaines sont vaines avant d'avoir tenté quelques pas sur le stade. Mais quelques-unes réussissent à atteindre le but.

Le temps des petites oies blanches qui marchaient en file est bien passé. M. Hippolyte Taine nous les avait montrées avec tout leur charme déshéant et toute leur candeur naïve. La vie plus chère, la vie qui trépide à écarquer les fleurs d'or de ces champs de marguerites.

Il n'y a rien à faire, Mme Marie, il n'y a qu'à pleurer, si vous le voulez en compagnie de Paul Verlaine. Mais non ! Il faut espérer, au contraire, et croire que de cette prodigieuse indépendance de la femme naîtront des facilités nouvelles et de fécondes révoltes contre les injustes lois.

Par désespoir de ne plus pouvoir « joindre les deux bouts », la femme jette l'aiguille et le fer à repasser, mais elle ouvre des yeux nouveaux sur la vie nouvelle, et j'en connais qui, par des procédés libres et naturels, sans coercition et sans correction, savent élever parfaitement des enfants à l'esprit sain dans un corps vigoureux.

Tout n'est pas perdu parce que l'antique gynécée devient une curiosité de musée et que le sens du risque et de l'aventure s'est développé sous le front gracieux de nos compagnes au clair regard.

Une bonne franchise, je le crois, une netteté de conception et de vues a fait s'effondrer, par sa vertu magique, un édifice charmant, sans doute, mais qui était aussi un temple de l'amour menteur et de la résignation voilée.

Le sourire de ton amie, camarade, est peut-être parfois plus cruel que le sourire tout fait des amantes de jadis. Mais il contient moins de mensonge servile, et tu as en face de ta virilité volontaire une égale intelligence qui deviendra, si tu le veux, ta collaboratrice clairvoyante.

Guy SAINT-FAL.

Comment l'opposition fasciste utilise en Italie l'indignation des travailleurs

Voici comment l'indignation populaire, suscitée par l'infâme assassinat de Matteotti, a été utilisée par les journaux suivants :

La *Giustizia* a recueilli Lire 215.190.80
Il *Popolo* a recueilli Lire : 179.855.00
L'*Avanti* ! a recueilli Lire : 227.740.10
Avec cela le fascisme est sérieusement menacé.

La vie tragique de l'enfance à la campagne

(Suite)

Il y a à peu près trois ans, le Bureau international du Travail et la Société des Nations se sont occupés de cette grave question de l'enfance à la campagne, en cherchant à réglementer, à fixer les conditions et l'âge d'admission des enfants au travail agricole.

Mais jusqu'à ce jour rien n'a été fait ; on s'est contenté de part et d'autre d'élaborer des projets et des conventions qui dorment maintenant dans les cartons et qui n'en sortiront à nouveau, quelque jour, que sous la pression et l'activité des organisations syndicales.

Il faut, en effet, bien nous pénétrer de cette réalité : les conditions d'existence qui étaient faites aux petits prolétaires des champs il y a quinze à vingt ans existent toujours aujourd'hui, du moins dans les régions du Centre. Absolument rien encore n'a été changé. Je n'en veux pour preuve que les lettres de mon jeune frère au cours de ces dernières années, lettres qui reflètent exactement les mêmes misères et les mêmes maux que j'ai endurés dans ma prime jeunesse.

Certes, les politiques qui, eux, ne s'embarrassent pas de scrupules et n'ont jamais cherché à pénétrer la vie paysanne, ne manquent pas de faire retomber le malheur et la dure existence des pauvres gosses sur le dos de leurs parents.

Cette manière de voir prouve tout simplement leur incapacité en matière sociale et leur prodigieuse insuffisance à remédier en quoi que ce soit à la terrible situation des enfants pauvres. Comment, en effet, peut-on rendre responsable d'un pareil état de choses une malheureuse famille agricole ? Le prolétaire des champs, le journalier, n'apporte chaque jour au foyer qu'un salaire dérisoire, sa femme, de temps à autre, parvient à faire une journée, par ci, par là, de quelques francs. La gêne, toujours, règne à la maison. Dans de pareilles conditions, il faut donc que l'enfant, garçon ou fille, dès l'âge de 11 ou 12 ans, soit à même de gagner sa propre vie.

Aussi l'arrache-t-on de bonne heure à l'école pour l'envoyer travailler dans une ferme. Et quel travail ! Un véritable travail de forçat. Le jour où il quitte sa famille et les bancs de l'école, il peut être assuré de ne plus jamais connaître le repos, de ne plus seulement avoir le temps de se débarrasser autrement qu'à la hâte dans quelque ruisseau. Il est vrai que la pluie et les orages suppléent parfois à tous ces inconvénients, et je ne puis me rappeler sans quelque orgueil les jours où, parmi les champs et les folles herbes, je courais comme un fou sous les cascades d'eau qui jaillissaient des vieux livers, fécondant la terre nourricière, cette terre dont les entrailles crient sous la peine et le labeur des hommes.

C'est, en effet, une existence tragique et douloureuse que mène le fils du journalier dans nos campagnes, et qui débute comme porcher ou commis.

Je le fus moi-même pendant deux ans, et bien des fois, dans les jours normaux de l'automne où, à l'abri sous une haie en faisant cuire dans un feu rustique quelques pommes de terre, tandis que mon troupeau de gosses s'écroulait du grain à retourner le sol, je songeais à Eumée gardant les porcs d'Ulysse. J'avais encore, quoique paria, le privilège de revivre au milieu de l'immense solitude qui m'entourait quelques scènes de la vie des héros de l'antiquité. Mais combien, hélas ! n'avaient pour tout horizon que l'effroyable misère et le dénuement profond qui enveloppaient leur âme comme un noir linceul !

La condition de porcher est celle d'un véritable réprouvé. Il est non seulement le souffre-douleur de tous les sens de la ferme, mais encore il est toujours le premier à commencer et le dernier à quitter le travail, d'un bout de l'année à l'autre, il lui faut chaque matin être debout dès les trois heures et demie ou quatre heures. En hiver, cela durera jusqu'à huit heures du soir. Six heures de sommeil à cet âge où il en faudrait dix, avouons que ce n'est vraiment pas beaucoup. La Société protectrice des animaux ne s'est elle-même jamais inquiétée du lamentable sort des petits malheureux campagnards. Et pourtant, ils sont bien aussi intéressants que les bêtes !

Au printemps et en été, l'existence est assez supportable. Dès le petit jour, on court dans les prés, souvent à plusieurs kilomètres, chercher les vaches pour les amener à l'étable où la fille de ferme, les paupières encore lourdes de sommeil, commence à les traire. J'aimais beaucoup cela, assez doux envers les bêtes, j'avais vite fait de me les attacher, et je pouvais en faire tout ce que je voulais.

Il y en avait particulièrement quelques-unes que j'avais dressées à souhai pour satisfaire à tous mes besoins. Chaque matin, en arrivant dans la prairie, en guise de café, je buvais à même à la mamelle de ces bons animaux. C'était alors à ce moment une de mes plus douces consolations, et je ne puis maintenant songer sans quelque ivresse à ces jours du passé où, à travers les premières lueurs de l'aube, parmi monts et plaines, j'allais en sifflant et en chantant à la recherche de mes belles vaches à la robe blanche.

Rien n'est plus difficile que d'évoquer la vie misérable des campagnes, car cette vie est parfois si riche et si pleine de poésie que l'on éprouve comme un regret de ne pas la montrer dans tout son attrait et sa sauvagerie beauté.

Dirai-je le fond de ma pensée ? Eh bien ! il me prend le désir parfois, je voudrais redevenir enfant pour affronter à nouveau les brûlures des soleils, pour courir à peine vêtu dans les sentiers où la rosée des nuits tombe en fines gouttelettes sous l'élan des jarrets, pour respirer enfin, confondre mon souffle dans la brise des aurores.

Mais, hélas ! tout cela n'est que de la littérature ; tout cela n'est pas et ne peut pas être la vie. Celle-ci nous écrase et nous meurtrit.

De temps à autre, la pensée cherche à en briser le cercle pour s'élever vers de plus clairs horizons ; mais la réalité toujours est là pour arrêter ses envolées vers les espaces.

(A suivre.)

J. BAILLOT.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Après une semaine d'hésitation, notre bienveillante consœur l'Humanité s'est tout de même décidée à signaler à ses lecteurs les représentations du « Grand Soir », la force de propagande de cette pièce sociale étant, écrit-elle, indéniable.

Je comprends bien les causes qui ont motivé cette déclaration tardive, ainsi que l'hésitation du bulletin officiel pour la France de la République russe. C'est que toutes ces histoires de groupements plus ou moins secrets, cette vie de sacrifices constants, ainsi que la bombe finale, tout cela c'est vieux jeu, rococo, bon à classer aux archives. Les méthodes ont changé. On prépare maintenant la Révolution dans des bureaux cirés, dont l'entrée est soigneusement gardée par des huissiers bien stylés. Tout se fait méthodiquement, financièrement, disciplinairement !

Pour se faire des adeptes des ouvriers groupés économiquement, on achète les chefs qu'ils se sont inconsciemment donnés. Ceux qui résistent sont traités dans la boue. Rien n'est plus simple.

Quant à la bombe, si elle est toujours fort en honneur, ce n'est plus celle qui pulvérisait les tyrans, mais celle nommée plus communément « nouba » et dont des comploteurs — en carton pâte — n'hésitent pas à éclabousser les murs de la Santé. Ce pendant leur amour du prolétariat nourrisseur s'échappe en des éruptions fleurissant la gnole et le pinard de bonne marque.

Evidemment, le rédacteur « communiste » qui a assisté à la représentation du Grand-Soir s'est senti considérablement gêné et particulièrement quand il entendit vitupérer le fonctionnaire du tsar contre « les socialistes, les nihilistes et tous les isles ». Il ne savait pas les différences, cet homme ? — qui avaient la prétention de supprimer les fonctionnaires. « Que deviendrait la Russie sans fonctionnaires... »

Je suppose que ce parasite soit encore de ce monde, il serait certainement stupéfait de voir combien ses craintes étaient vaines et de l'accroissement du nombre de ses pareils.

Tout le monde fonctionnaire ! Quel touchant idéal ! Vaut-il qu'on lui sacrifie sa vie ?

Et c'est pourtant pour aboutir à cela que toute une nuée de commis-voyageurs s'agit, palabre, emplit des feuilles de choses démagogiques, impératives, parfois contradictoires.

Sous la façade du communisme ou du syndicalisme, des hommes intriguent, marchant leur influence, cherchent les moyens les plus sûrs pour faire du troupeau qu'ils sont censés diriger vers la libération une foule soumise, obéissante à leurs fantaisies, en même temps qu'une source inépuisable de satisfactions matérielles.

Le grand soir... Quelle joutaise !... Mais il faut laisser croire le contraire. Et affirmer, au contraire, que ceux qui désirent réellement une transformation radicale de l'objet régime bourgeois, sont au contraire les pires suppôts de ce régime.

Et en avant la calomnie, les ragots et les manœuvres jésuitiques.

On présente les anarchistes comme des hallucinés. On publie des extraits de leurs articles : « Les libertaires peints par eux-mêmes ! » On met sur un même plan : le Libéral, le Temps et la Liberté. On écrit : « Les chiens aboient », alors qu'ils ne font que répondre aux chahals qui hurlent dans le désert des conceptions dites « communistes ».

S'indigner ? A quoi bon ? Mieux vaut faire ressortir la haute fantaisie du capitaine Treint, moscovite par dépit de n'avoir pu devenir Polonais, faisant appel aux bons sentiments des petits porteurs de fonds russes qui « devraient avoir honte » de réclamer de l'argent à leurs frères de Russie...

Le brave capitaine feint une nativité d'archange !

Voulez-vous maintenant la preuve que le Parti « communiste » est un parti vraiment révolutionnaire et qui n'attache pas la moindre importance aux élections ? Le nommé Sauvage vous la donne par cette phrase au sujet de nouvelles organisations du P. C. : « Certains camarades sont surtout préoccupés de savoir comment, avec la nouvelle organisation, le parti participera aux campagnes électorales. »

Le Sauvage rassure ces révolutionnaires éprouvés. La cellule se chargera de toutes les tâches possibles et imaginables depuis les élections jusqu'à... « la lutte contre les adversaires ». Il oublie de nous dire qui se chargera de la lutte contre les amis, sans doute le comité directeur !

Ces farouches prolétaires nous accusent aussi de « craindre » la dictature du prolétariat. Sans doute ! La dictature bourgeoise a suffi à nous dégoûter de toutes les autres, y compris celle qu'ambitionnent d'exercer au nom du prolétariat quelques douzaines d'intellectuels bourgeois si drôlement prolétaires et quelques autres douzaines d'opérateurs non moins bizarrement et rigoureusement intellectuels.

A la vôtre, si le cœur vous en dit, mais très peu, pas du tout, pour nous.

Pierre MUALES.

Ces messieurs reviennent.

— Il pleuvait !

— Oui, il pleuvait !

C'est en ces termes que s'abandonnent certains loups mondiaux du boulevard qui se sont fait ermites, durant quelques semaines, dans des stations où les casinos leur ont offert quelques agneaux à égorger.

Et ils reviennent avec les mêmes « gouttes » mais aussi avec une ardeur nouvelle pour dépecer le prochain.

L'un d'eux a eu le mot de circonstance : « Je viens de me reposer dans un sale patelin où les fruits ne mûrissent pas. Ici, au moins, c'est toujours la saison des poires ! »

○○○

Dans le métro.

— Un contrôleur des deuxième classes, dans le métro ! C'est un oiseau rare qu'on ne voit passer que tous les dix ans ! Ce-

pendant, j'en ai vu un, l'autre jour, entre Caumartin et Saint-Lazare.

Bel uniforme, air important, il a fait payer trois fois sept sous à une pauvre femme et à ses deux fils, parce qu'elle avait jeté ses billets, comme tout le monde le fait d'habitude.

Ca, c'est une escroquerie de la compagnie Métropolitaine ! Elle sait parfaitement que personne ne croit à ses contrôleurs de 2^e classe qui ne passent jamais ! Donc, la perception d'un billet jeté est un vol et le dégoût qui l'enceisse pour ses patrons est une triste sère.

○○○

Anniversaire symbolique.

Pour célébrer dignement l'anniversaire de la fondation de la Troisième République, notre Raymond national prendra la parole le 4 septembre, à Sedan.

Puisse l'éternel bavard, qui rit dans les cimetières, sonner le glas de la société bourgeoise comme le sinistre gradin qui eut nom Napoléon III sonna celui de l'Empire.

TRIBUNE DES JEUNES

Jeunesse d'après-crime

Je viens de feuilleter un livre, donné en récompense à un de mes petits cousins, pour prix d'une année scolaire à l'école primaire communale. Et il faut, une fois de plus, que je crache le dégoût que j'éprouve toujours quand j'entends ou que je lis les horreurs du grand crime, glorifié par quelques hystériques en mal d'héroïsme avec la peau des autres !

Mais... je reprends !... Ce livre est, en quelque sorte, un journal de campagne, tenu par un caporal du 5^e d'infanterie... il s'intitule : « L'Agonie du Mont-Renaud ». Dans cet infect ouvrage, l'auteur (?) nous retrace en quelque sorte toute la sainte trinité des horreurs criminelles !... Mais il me répuge profondément de m'étendre sur un pareil sujet, qui me fait monter en nausées l'odeur du meurtre, du carnage et de l'assassinat !... Et puis... notre grand écrivain (!) pourrait peut-être croire que je fais ici une publicité gratuite à « son œuvre » !... Et, pour rien au monde je ne voudrais lui laisser cette illusion !

Pauvre type ! Oui, en effet, le soir, à la veillée, nous instruisons les tout petits de « votre crime » ! Mais, surtout, n'allez pas croire « qu'ils tressailleraient de joie dans un frémissement d'orgueil » !... car vous seriez encore une fois dans l'erreur la plus profonde !

Non ! non ! et non !... c'est un jeune ici qui vous répond, caporal « littéraire » !... Nous instruisons les enfants, oui... mais de telle façon qu'ils ne repartent de toutes ces horreurs que dans un hoquet de dégoût, pour votre ignorance criminelle et impardonnable !

Et puis... vous qui êtes les maîtres de l'heure, vous, n'êtes-vous pas plus criminels encore, de mettre de tels ouvrages (?) dans les mains de ces chers innocents ?

N'est-ce donc pas assez d'avoir fait tuer les hommes, qu'il faille encore insinuer la haine dans ces cerveaux d'enfants ? Non ! probablement, il faut encore du sang !... à vos mufles altérés, il faut encore de la chair fraîche, pour la transformer en nourriture sur laquelle vous bâtirez vos temples d'orgies où vous gavez vos maîtresses ! Sâlauds, va !... Mais j'ai bien peur, malgré toutes vos inventions machiavéliquement hypocrites, que toutes vos armes de destruction systématique ne se retournent un jour contre vous, et vous entraînent à la chute finale, engouffrant avec vous vos bagues, vos prisons, votre veau d'or et que, sur votre fumier charognard, nous bâtissions les fondations de notre cité future !... Ohé, les gosses ! les jeunes ! jetez sur ce monde pour servir de joujou à l'hydre capitaliste !

Ecoutez la voix d'un jeune qui crie encore une fois : « Vive la paix du monde et la fraternité des peuples ! »

Gavriel GORDOIN.

Accion Social Obrera

« Accion Social Obrera » desosa de poner su óbolo espiritual por la emancipación intelectual de la mujer, notablemente mejorada con plumas valiosas, pone en conocimiento de cuantos camaradas y grupos seían esta noble necesidad, que el día 13 de septiembre aparecerá el segundo número extraordinario.

Nada mejor que el sumario para daros una idea de su valor : La liberación femenina, por Magdalena Colomer ; Por qué somos esclavas ? Dona Nancúlon ; La emancipación de la mujer, D. A. de Santillan ; Hermosura de mujer, Virey (académico) ; La mujer y la prostitución, Sebastian Faure ; La mujer instruida, Sofia Kropotkina ; La mujer siempre marit, Han Ryner ; El problema femenino, Severino ; El amor y la mujer, Senacour (profesor de filosofía) ; Leyenda del honor, Antonio Carner ; Mujer ! Ernesto Dubois ; Salva, mujer, Sonador Bohemio ; La mujer, Libertad ; Sexo débil, Diogenes ; Florilegio del amor ; Mujer, divino pecado ; El caballero de la cruz.

Todos los grupos que lo deseen lo haran a Louis-Blanc, 9 (10^a), a Ramon Catala. Los que deseen de oren ejem plares para arriba lo haran a la Redaccion de Accion.

El Grupi Los Inseparables.

LES SPECTACLES

Opéra. — Rigoletto.

Opéra-Comique. — Matinée : Mignon ; soirée : Werther.

Odéon. — Matinée : Horace ; soirée : La Petite Fonctionnaire, Le Départ.

GAITE-LYRIQUE. — Les Saltimbanques.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Madame Sans-Gêne.

NOUVEL-AMBIGU. — Le Grand-Soir.

Comédie-Française. — Matinée : Louison, Le Barbier de Séville ; soirée : La Victoire sur les Ténébres, Le Monde où l'on s'ennuie.

CABARETS ARTISTIQUES

Le Grenier de Gringoire. — Ch. d'Array, Dornano, Line de Tarbes, L. Loréal, etc.

Le Pierrot-Noir. — Dranvel et les chansonniers.

Le Perchoir. — J. Bastia ; « l'Antenne magique » (revue).

La Vache-Enragée. — Maurice Hailé et les chansonniers.

Les Noctambules. — « Chambre à louer » ; Jack Cazol, Noël Noël, R.-P. Groffe.

A travers le Monde

Le Congrès des Trade-Unions

LES RELATIONS AVEC LA RUSSIE

Les délégués russes venus de Moscou par la voie des airs pour assister aux travaux du Congrès des Trade-Unions, ont pris place, cet après-midi, dans la salle du Congrès. A leur entrée, tous les délégués se levèrent et les applaudirent longuement.

Cette manifestation n'empêcha d'ailleurs pas le Congrès de repousser, quelques minutes plus tard, à une forte majorité, une proposition tendant à l'établissement d'une internationale de toutes les organisations syndicales. Cette proposition avait, au fond, pour but d'établir des relations officielles avec les organisations syndicalistes des Soviets.

Le vote du Congrès montre donc que les travailleurs britanniques ne sont pas encore disposés à s'unir à leurs camarades russes.

CRITIQUES CONTRE LE PLAN DAWES

Le président de l'Assemblée donna ensuite lecture d'une lettre dans laquelle le secrétaire du « Mouvement National de la Minorité » déclare que le rapport Dawes constitue une première manœuvre du capitalisme américain en vue d'une exploitation de l'Europe, exploitation qui aura des conséquences désastreuses pour le bien-être des classes laborieuses anglaises.

« Il est déplorable, ajoutait le signataire de la lettre, que les mains des travailleurs anglais soient liées sur cette question du plan Dawes, parce que c'est un gouvernement travailliste qui s'est engagé à le faire appliquer. »

Enfin, un orateur, revenant sur le rapport des experts, demanda comment le Congrès pourrait se prononcer en faveur de la nationalisation des chemins de fer, sans s'opposer au plan Dawes qui prévoit la dénationalisation des chemins de fer allemands.

ROUMANIE

LES RELATIONS RUSSO-ROUMAINE

On peut constater depuis quelque temps une certaine détente dans les relations entre la Roumanie et la Russie des Soviets. C'est ainsi que l'officier *Vitorul* modère ses attaques contre le gouvernement de Moscou, et formule des conclusions plus rassurantes pour la paix balkanique.

Dans les milieux politiques on espère que l'accord intervenu à Londres entre l'Angleterre et la Russie facilitera le règlement des différends russo-roumains.

UN DERAILLEMENT

Un train de marchandises a déraillé près de Sibir. La locomotive et deux wagons sont tombés dans un ravin. La circulation a été interrompue pendant vingt-quatre heures sur la ligne.

ALLEMAGNE

UN MANIFESTE DE LA SOCIAL-DEMOCRATIE

La Social-Démocratie publie dans le *Vorwärts* un manifeste invitant le gouvernement du Reich à dissoudre le Reichstag. Elle se plaint de ce que la prolongation de la durée de travail ferait peser tout le fardeau des réparations sur les épaules du prolétariat allemand. D'autre part, la constitution du bloc bourgeois entraînerait l'isolement du Reich, par une recrudescence du nationalisme étranger, et la désagrégation économique.

Dénouant enfin l'alliance des nationalistes avec les communistes, le manifeste conclut en appelant les socialistes à une série de manifestations contre les nationaux allemands.

ÉTATS-UNIS

LE CHANTEUR Russe CHALIAPINE

Le « New-York Herald » écrit : « Feodor Chaliapine a l'intention de faire le tour du monde pendant la saison 1925-1926. M. Chaliapine se rendra d'abord en Europe. Il chantera en Italie, en France, en Espagne, en Belgique, en Hollande et en Allemagne. Vers le mois de novembre, il partira pour l'Amérique. Il donnera des concerts à New-York et dans les principales localités qu'il traversera pour gagner la côte du Pacifique. Il s'embarquera à San-Francisco pour Honolulu, le Japon, la Chine, Manille, l'Australie, Java, l'Inde et l'Égypte. »

A cinquante mille francs par cachet, car c'est le salaire qu'exige le « chanteur révolutionnaire », ce n'est certes pas le prolétaire qui pourra se payer le luxe d'entendre le célèbre artiste.

Mais Chaliapine bolcheviste, préfère travailler à prix d'or pour le bourgeois que de chanter gratuitement pour le travailleur.

LES MEFAITS DU KU-KLUX-KLAN

Trente-deux personnes ont été arrêtées sous l'inculpation d'assassinat, à la suite de la bataille qui a eu lieu samedi dernier entre les membres du Ku-Klux-Klan et leurs adversaires.

On annonce que certaines notabilités de la ville seraient du nombre des inculpés. La ville est de nouveau calme, mais des patrouilles de soldats la parcourent encore en tous sens.

La troupe recevra vraisemblablement demain l'ordre de se retirer. Quoique les passions excitées par le Ku-Klux-Klan soient toujours très vives, on croit que les autorités civiles seront assez fortes pour régler la situation.

ANGLETERRE

RUPTURE D'UN ECHAFAUDAGE

Par suite de la rupture d'un échafaudage, 15 ouvriers qui travaillaient à un bâtiment en construction dans le quartier de Westminster à Londres, ont été précipités sur le sol et grièvement blessés.

CHINE

LA GUERRE CIVILE

La guerre civile se poursuit en Chine, mais peu de nouvelles parviennent jusqu'ici.

D'après le correspondant de la « Morning Post », à Tsién-Tsién, l'Agence Rosta fait courir le bruit que les troupes anglaises prêtent leur appui aux agents de la « Hong Kong » et Shanghai Bank en révolte contre Sun Yat Sin.

SUISSE

A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Séance de l'après-midi. La séance de l'après-midi fut brève, et l'assemblée a continué la discussion du rapport du Conseil.

Le délégué de la Finlande prit le premier la parole pour faire, au nom de son gouvernement, une déclaration à propos de la Carélie orientale.

M. Curuki, délégué de l'Albanie, lui succéda pour quelques instants à la tribune, et la séance fut levée.

Aujourd'hui, à 11 heures, une séance aura lieu, au cours de laquelle M. Mac Donald prendra la parole. Une seconde séance se tiendra l'après-midi à 16 heures. Les débats seront entamés sur la question de la sécurité et de la réduction des armements.

EGYPTE

LE DIFFÉREND ANGLO-ÉGYPTIEN

Dans les milieux officiels britanniques on veut encore espérer que Zaghloul Pacha consentira à se rencontrer avec M. Ramsay MacDonald. Une information du journal égyptien « Al Ahram » annonçant que Zaghloul Pacha rentrerait le 22 septembre au Caire provoque toutefois une certaine inquiétude. On fait en effet observer qu'il est peu probable que l'entrevue puisse avoir lieu à Paris, au retour de Genève de M. MacDonald, celui-ci devant en effet rentrer à Londres à temps pour se rendre à Dundee où il doit recevoir la franchise de la ville.

D'autre part, au Foreign-Office, on déclare que l'invitation envoyée à Zaghloul Pacha mentionnait Londres comme lieu de réunion.

En peu de lignes...

Pour activer le feu d'un réchaud, Mme Louise Renaud-Laforgues, 66 ans, rue Siméon, à Dijon, jeta de l'essence de pétrole sur le charbon. Le bidon d'essence prit feu, explosa, et l'imprudente, grièvement brûlée, fut transportée à l'hôpital, où elle expira peu après dans d'horribles souffrances.

Voulant corriger un jeune garçon qui l'avait injurié, l'ouvrier maçon Louis Sautot, 42 ans, rue Barbisey, à Dijon, s'avança vers lui, mais l'autre le repoussa et Sautot tombant sur le bord du trottoir, se fendit le crâne. Transporté à l'hôpital, il expira après avoir subi l'opération du trépan.

On sait que les pêcheurs du Croisic refusent de laisser les vedettes à pétrole étrangères au port débarquer leurs poissons, les mareyeurs, par mesure de représailles, avaient décidé de ne plus acheter de poissons aux pêcheurs croisicais.

Cette résolution fut d'application assez éphémère : certains mareyeurs ayant acheté du poisson malgré leurs promesses, les autres durent, bon gré, mal gré, en faire autant.

Les pêcheurs croisicais ont donc finalement eu gain de cause, et les vedettes à pétrole n'ont pas reparu.

Le corps du capitaine Mauffret, du vapeur *Saint-Philibert*, qui disparut mystérieusement pendant la traversée de Noirmoutier à Pornic, il y a une dizaine de jours, vient d'être repêché en face de la Borneire. La famille du défunt, habitant Saint-Gildas-de-Rhuys, a été prévenue télégraphiquement par les soins du maire.

M. Antoine Vaisière, 63 ans, propriétaire à Saint-Martin-Cantalès, était disparu depuis trois jours.

On vient de retrouver son cadavre roulé par les eaux grossies de la Maronne dans laquelle, à la suite d'un faux pas, le vieillard est tombé en traversant sur une passerelle dangereuse.

La petite Berthe Coste, deux ans, est tombée accidentellement dans un fourneau de gros efforts, à demi-asphyxiée et portant des contusions multiples, la fillette est dans un état désespéré.

Depuis quelque temps, les émigrants italiens, syriens et arabes, de passage à Marseille, étaient impunément exploités par des individus qui, contre le paiement d'assez fortes sommes, les nantissaient de faux passeports et les conduisaient dans les ports du Nord, où ils étaient abandonnés dans la plus grande détresse.

Deux de ces escrocs viennent d'être arrêtés. Ce sont : Jean Mariani, se disant courtier, 43 ans, et Antonio Ambiga, mécanicien, 36 ans. Tous deux paraissent être affiliés à une bande qui fut arrêtée dernièrement à Paris pour des faits identiques. Deux de leurs complices, notamment un restaurateur, chargés du racolage des émigrants, ont été également écroués.

Jetée dans le canal

Marseille, 3 septembre. — La nuit dernière, des cris déchirants réveillèrent les habitants du village de Saint-Gilles-de-Gard. Une voix de femme appelait au secours. On accourut au bord du canal d'où provenaient les cris. Mais il était trop tard. Une jeune fille, attaquée par des malfaiteurs, avait été précipitée dans le canal, et le courant très rapide avait entraîné le corps. Les bandits avaient déjà disparu. Des recherches furent effectuées toute la matinée, mais le cadavre ne put être retrouvé.

La victime est une jeune fille du pays, âgée de 17 ans. Le parquet de Nîmes s'efforce d'établir quel fut le mobile de ce forfait.

An pays du prolétariat

COMMENT LES SOVIETS BRISENT UNE GREVE

Riga, 6 septembre. — On mande de Péterograd que des détachements de mitrailleurs gardent les approches des docks du port, où des chômeurs sont utilisés pour briser la grève des dockers, laquelle, déclenchée pour une question de salaires, affecte actuellement 15.000 ouvriers employés dans le port.

La Tcheka a fait procéder à l'arrestation du comité de grève dont les membres ont été déportés à Mourmansk (Agence Radio).

En lisant les autres...

AUTOUR D'UN CRÂNE

Si cette histoire vous amuse, lisez-la, ça vaut toujours mieux que de s'alcooliser :

L'histoire est vraiment si fantastique qu'on est bien excusable de l'enregistrer avec quelque scepticisme.

Il y a quatre ans que M. Joseph Bourdais possède ce crâne. Il en fit l'acquisition pour cinq francs, à l'hôtel Drouot, dans le courant de l'année 1920. Il provenait de la succession d'une femme peintre ou sculpteur, Mlle Emma Fousin. Ce n'est qu'après de longues recherches des comparaisons de tous ordres et de déductions scientifiques que M. Joseph Bourdais, convaincu qu'il se trouvait en présence du crâne authentique d'Henri IV, s'est décidé à écrire au chef de l'Etat.

Un érudit, M. Camille Le Mercier d'Erme, a examiné la remarquable relique que M. Bourdais a placée dans son musée particulier, peuplé de toiles de maîtres. A son avis, la ressemblance est indéniable, de ce masque avec la physionomie du vainqueur d'Arques. Les cheveux et la barbe fameuse ont disparu, mais les historiens de la Révolution rapportent qu'ils furent arrachés par la populace.

M. Le Mercier d'Erme a été frappé par divers indices : les vestiges du nez qu'il estime très bourbonniens, la dissymétrie des sourcils qu'on note également sur les portraits du temps. Enfin, parmi d'autres particularités, M. Le Mercier d'Erme a relevé à la base du cou, derrière la tête, une marque caractéristique d'un bien noir, attribuable selon lui, au vernis opaque dont les Italiens recouvraient, sous les bandes-lettres, les corps des morts qu'ils embaumaient. Napoléon III reçut, en 1866, des mains du maire d'une petite commune bretonne, la tête de Richelieu, dérobée en 1793 à la Sorbonne par un bonnetier nommé Cheval.

Faut-il que les rédacteurs du « Journal » manquent de copie pour nous servir ce bourrage historique de crâne...

Vie chère

Du « Quotidien », ce fillet sur la vie chère, très d'actualité :

Un quart de beurre, s'il vous plaît... L'épicière taille dans la motte jaune une lamelle courbe. Il la dépose, entourée de papier blanc, sur l'un des plateaux de la balance, sur l'autre plateau, pour faire équilibre, il place deux poids. Je dis bien : deux.

La cliente regarde. Elle ne dit rien. Ne sait-elle pas que pour faire 125 grammes il faut trois pains : 100, 20 et 5 grammes ? Si elle ne le sait pas, elle a tort, car l'épicière en profite pour la tromper.

Mais peut-être n'est-elle pas si ignorante ? Peut-être même fait-elle, avec humeur, ce calcul que 120 grammes de beurre pour 2 fr. mettent le beurre à 16 fr. 66 le kilo, alors qu'il est affiché 16 francs ? et que cette perte, répétée chaque jour, sur tous les articles achetés en petite quantité, constituera, au bout de l'année, une jolie petite somme ?

Pourtant, la cliente ne dit mot : car la cliente a peur de l'épicière.

Elle n'oserait pas entrer chez une fruitière chargée d'un panier acheté chez une autre, elle ose à peine se plaindre de la mauvaise qualité d'un produit.

Songez donc : si l'épicière (il en est d'impolies) allait la traiter de « raseuse », s'il allait lui « faire la tête », s'il allait dire : « allez donc vous faire épicer ailleurs ! »

Se fourrer ailleurs ? Certes, il y a cinq, dix épicières dans la rue, mais avez-vous mesuré l'importance de ce geste : quitter un fournisseur !

C'est tout un bouquin qu'on pourrait écrire sur les exploitateurs commerçants. Il pourrait avoir comme titre : « Mercantis et Vautours de ce temps ».

Singerie royales

De « Paris-Soir », ce tableau exotique et rigolochard :

Madras, 2 septembre. — La cérémonie civile de l'installation du prince Chithiva Tirumal comme maharajah de Travancore et de son aînée, la Rani Setu Lakshmi Bayi comme régente de Travancore a eu lieu devant une nombreuse assistance d'Européens et d'Indiens, pour la première fois, à une cérémonie de ce genre.

Le maharajah était assis sur un trône d'ivoire qui servit à tous les rajahs depuis de nombreuses générations. Au-dessus, flottait la bannière offerte à Travancore par la reine Victoria. L'agent britannique du gouvernement général remit au jeune prince le bonnet de velours, insigne de sa souveraineté. La proclamation et le discours royal furent suivis de salves d'artillerie annonçant l'accomplissement de la cérémonie à l'issue de laquelle le maharajah fit une distribution de présents.

Le maharajah est l'arrière-petit-neveu du dernier gouverneur, qui mourut le 9 août.

Suivant une loi particulière du pays, les propres enfants du dernier maharajah ne peuvent pas hériter du trône et la Rani aînée est su-

ici. Personne ne peut deviner le commerce qui se fait là.

Voici un billet de cent francs à trois mois, dit Barbet, qui ne put s'empêcher de sourire en sortant de sa poche un papier timbré, et j'emporterais vos bouquins. Voyez-vous, je ne peux plus donner d'argent comptant, les ventes sont trop difficiles. J'ai pensé que vous aviez besoin de moi, j'étais sans le sou, j'ai souscrit un effet pour vous obliger, car je n'aime pas à donner ma signature.

Ainsi, vous voulez encore mon estime et des remerciements ? dit Lousteau.

Quoi qu'on ne paye pas ses billets avec des sentiments, j'accepterai tout de même votre estime, répondit Barbet.

Mais il ne faut des gants, et les parfumeurs auront la tâche de refuser votre papier, dit Lousteau. Tenez, voilà une superbe gravure, là, dans le premier tiroir de la commode, elle vaut quatre-vingts francs, elle est avant la lettre et après l'article, car j'en ai fait un assez bouffon. Il y avait à mourir sur *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès*. Heint, cette belle planche convient à tous les médecins qui refusent les dons exagérés des satrapes parisiens. Vous trouverez encore sous la gravure une trentaine de romances. Allons, prenez le tout, et donnez-moi quarante francs.

Quarante francs ! dit le libraire en jetant un cri de pitié effrayé, tout au plus vingt. Encore puis-je les perdre, ajouta Barbet.

Où sont les vingt francs ? dit Lousteau. Ma foi, je ne sais pas si je les ai, dit Barbet en se frottant les yeux. Vous me dépayse, vous avez sur moi un ascendant.

Allons, partons, dit Lousteau, qui prit le manuscrit de Lucien et fit un trait à l'encre sous la corde.

périure en droits à l'épouse du maharajah qui est simplement « mère de ses enfants ». Seulement Lakshmi Bayi, la nouvelle régente, est âgée de vingt-huit ans, et le maharajah lui-même n'en a que douze.

Quand les hommes seront libres, c'est-à-dire intelligents, on ne verra plus de pareilles singeries.

Quatrième Congrès international d'« Émancipanta Stelo »

Le IV^e Congrès d'« Émancipanta Stelo », l'Union internationale des Travailleurs Idistes, s'est tenu dans la ville de Luxembourg du 9 au 11 août.

Malgré la difficile situation économique, et le prix prohibitif des chemins de fer et de séjour pour les budgets ouvriers, ce congrès a réuni 55 délégués représentant 14 pays différents. On décida entre autres choses de continuer à tenir le congrès d'E. S. aux mêmes lieux et dates que le congrès général d'Ido afin de laisser toute liberté à ceux qui le désireront d'assister aux deux congrès.

Un délégué rappelle que certains communistes n'ayant pu réussir à imposer leur dictature aux membres d'E. S. ont fondé la Laboristal Union et que le mouvement idiste ouvrier se trouve ainsi coupé en deux tronçons. Sur la proposition d'un autre délégué un appel à l'union sera envoyé à la Laboristal Union en rappelant que tout en collaborant à la propagande générale chez les travailleurs les diverses sections de tendance restent libres et autonomes.

Enfin on décide que le secrétariat général, jusqu'au prochain congrès, sera assuré par la section Luxembourggeoise.

Il n'est de dire que toutes les discussions ont eu lieu fermement en langue internationale Ido puisque c'était la seule langue qui soit commune à tous les délégués.

CONFÉRENCE INTERNATIONALE DES IDISTES ANARCHISTES

La section anarchiste d'« Émancipanta Stelo » a également tenu une conférence spéciale. Assistants ou étaient représentés des camarades d'Angleterre, Allemagne, Autriche, Espagne, États-Unis, France, Italie, Luxembourg, Tcheco-Slovaquie, Pérou, Cuba et Australie.

On constate que par suite des adhésions reçues et des concours promis, le bulletin anarchiste international « Liberos » pourra désormais paraître régulièrement sur 16 pages de texte compact à 2 colonnes. Le camarade Vignes (France) accepte de se charger de l'administration et le camarade Caspers (Pérou) continuera à assurer la rédaction. Après échange d'idées sur les meilleurs moyens de propager l'Ido parmi les anarchistes, on fixe à l'an prochain la prochaine conférence internationale.

PRENDRE NOTE

L'Ecole du propagandiste anarchiste organisant une soirée artistique, le samedi 11 octobre, à l'Égalitaire, demande aux organisations d'avant-garde de ne rien organiser pour ce jour-là.

COMITÉ DE DÉFENSE SOCIALE

88, Cours Lafayette, 86.

Ce soir, 4 septembre, 8 h. 30, salle Ferrer, 193, rue Duguesclin.

Conférence

par un avocat du barreau de Lyon

Sujet :

L'Amnistie

Tous ceux qu'une belle question intéresse se feront un devoir d'y assister. A l'œuvre plus que jamais, nous devons nous grouper, nous sentir unis pour mener à bien la tâche que nous nous sommes assignés.

DERNIÈRE HEURE

GREVE DES INSCRITS MARITIMES

Rouen, 3 septembre. — Les inscrits maritimes, réunis en assemblée générale à la Bourse du Travail, ont décidé de mettre sac à terre. Ils demandent le réajustement des salaires en vigueur le 1^{er} juillet 1921 et une augmentation de nourriture de 2 fr. par jour.

N'oubliez pas la thune mensuelle !

— Avez-vous encore quelque chose ? demanda Barbet.

— Rien, mon petit Shylock. Je te ferai faire affaire excellente (ou tu perdras mille écus, pour l'apprendre à ne voler ainsi), dit à voix basse Etienne à Lucien.

— Et vos articles ? dit Lucien en roulant vers le Palais-Royal.

— Bast ! Vous ne savez pas comment cela se bécote. Quant au *Voyage en Égypte*, j'ai ouvert le livre et lu des endroits ça et là sans le couper. J'y ai découvert onze fautes de français. Je ferai une colonne en disant que, si l'auteur a appris le langage des canards gravés sur les cailloux égyptiens appelés des obélisques, il ne connaît pas sa langue et je lui prouverai. Je dirai qu'au lieu de nous parler d'histoire naturelle et d'antiquités, il aurait dû ne s'occuper que de l'avenir de l'Égypte, du progrès de la civilisation, des moyens de rallier l'Égypte à la France, qui, après l'avoir conquise et perdue, peut se l'attacher encore par l'ascendant moral. Là-dessus, une tartine patriotique, le tout entrelardé de tirades sur Marseille, sur le Levant, sur notre commerce.

— Mais s'il avait fait cela, que diriez-vous ?

— Eh bien, je dirais qu'au lieu de nous ennuyer de politique, il aurait dû s'occuper de l'art, nous peindre le pays sous son côté pittoresque et territorial. Le critique se lamente alors. La politique, dit-il, nous déborde, elle nous ennuie, on la trouve partout.

Je regretterais ces charmants voyages où l'on nous expliquait les difficultés de la navigation, le charme des débouchements, les délices du passage de la ligne, enfin ce qu'on besoin de savoir ceux qui ne voyageront jamais.

(A suivre.)

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 4 SEPTEMBRE 1924. — N° 78.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

DEUXIÈME PARTIE

Un grand homme de province à Paris

— Oh ! ils sont dans un parfait état de conservation, s'écria Lousteau. Le *Voyage* n'est pas coupé, ni le Paul de Kock, ni le Ducange, ni celui-là sur la cheminée, *Considérations sur la symbolique*, je vous l'abandonne ; le mythe est si ennuyeux, que je le donne pour ne pas en voir sortir des milliers de mites.

— Eh bien, dit Lucien, comment ferez-vous vos articles ?

Barbet jeta sur Lucien un regard de profond étonnement, et reporta ses yeux sur Etienne en ricanant :

— On voit que monsieur n'a pas le malheur d'être homme de lettres.

— Non, Barbet, non. Monsieur est un poète, un grand poète qui enfoncra Canalis, Béranger et Delavigne. Il ira loin, à moins qu'il ne se jette à l'eau, encore trait-il jusqu'à Saint-Cloud.

— Si j'avais un conseil à donner à monsieur, dit Barbet, ce serait de laisser les vers et de se mettre à la prose. On ne veut plus de vers sur les quais.

Barbet avait une méchante redingote boutonnée par un seul bouton, son col était gras, il gardait son chapeau sur la tête, il

portait des souliers, son gilet entr'ouvert laissait voir une bonne grosse chemise de toile forte. Sa figure ronde, percée de deux yeux avides, ne manquait pas de bonhomie ; mais il avait dans le regard l'inquiétude vague des gens habitués à s'entendre demander de l'argent et qui en ont. Il paraissait rond et facile, tant sa finesse était cotonnée d'embonpoint. Après avoir été commis, il avait pris depuis deux ans une misérable petite boutique sur le quai, d'où il s'élançait chez les journalistes, chez les auteurs, chez les imprimeurs, y achetant à bas prix les livres qui leur étaient donnés, et gagnant ainsi quelque dix ou vingt francs par jour. Riche de ses économies, il flairait les besoins de chacun, il espionnait quelque bonne affaire, l'escomptait au taux de quinze ou vingt pour cent, chez les auteurs gênés, les effets des libraires auxquels il allait le lendemain acheter, à prix débattus au comptant, quelques bons livres demandés ; puis il leur rendait leurs propres effets au lieu d'argent. Il avait fait ses études, et son instruction lui servait à éviter soigneusement la poésie et les romans modernes. Il affectait les petites entreprises, les livres

d'utilité dont l'entière propriété coûtait mille francs et qu'il pouvait exploiter à son gré, tels que l'*Histoire de France mise à la portée des enfants*, la *Tenue des livres en vingt leçons*, la *Botanique des jeunes filles*. Il avait laissé échapper déjà deux ou trois bons livres, après avoir fait revenir vingt fois les auteurs chez lui, sans se décider à leur acheter leur manuscrit. Quand on lui reprochait sa couardise, il montrait la relation d'un procès fameux dont la copie, prise dans les journaux, ne lui coûtait rien, et lui avait rapporté deux ou trois mille francs.

Barbet était le libraire trembleur, qui vit de noix et de pain, qui souscrit peu de billets, qui grappille sur les factures, les réclame, colporte lui-même ses livres on ne sait où, mais qui les place et se les fait payer. Il était la terreur des imprimeurs, qui ne savaient comment le prendre : il les payait sous escompte et rognait leurs factures en devinant des besoins urgents ; puis il ne se servait plus de ceux qu'il avait étrillés, en craignant quelque piège.

— Eh bien, continuons-nous nos affaires ? dit Lousteau.

— Eh ! mon petit, dit familièrement Barbet, j'ai dans ma boutique six mille volumes à vendre. Or, selon le mot d'un vieux libraire, les livres ne sont pas des francs. La librairie va mal.

— Si vous allez dans sa boutique, mon cher Lucien, dit Etienne, vous trouverez sur un comptoir en bois de chêne, qui vient de la vente après faillite de quelque marchand de vin, une chandelle non mouchée, elle se consume alors moins vite. A peine éclairé par cette lueur anonyme, vous apercevrez des casiers vides. Pour garder ce néant, un petit garçon en veste bleue souffle dans ses doigts, bat la semelle, ou se brasse comme un cocher de fiacre sur son siège. Regardez ! nas plus de livres que je n'en ai

L'Action et la Pensée des Travailleurs

La liquidation de l'I.S.R. et de la C.G.T.U.

Le Congrès des Mineurs vient de commencer la mise en application des décisions du V^e Congrès mondial du Parti Communiste, en ce qui concerne l'Unité.

Ces décisions, mises au point par l'Exécutif dans sa séance du 12 juillet dernier, prévoient la fusion de l'I.S.R. dans le sein de la Fédération Internationale Syndicale d'Amsterdam.

Si Sémard est prêt à s'attabler en face de Jouhaux, si Losowski n'éprouve aucune répugnance à rejoindre Amsterdam, Bordiga s'oppose à la liquidation, en vain d'ailleurs.

Qu'on ne croie pas surtout que c'est l'I.S.R. qui a décidé sa propre disparition. Sur ce sujet, comme sur les autres d'ailleurs, c'est l'I.C. qui commande et ordonne.

Vous voulez en être convaincu ? Ecoutez Bordiga :

Quant à la question de la fusion du Proletariat (I.S.R.), avec l'Internationale d'Amsterdam, je me bornerai à dire tout simplement une chose, que c'est une résolution qui doit être prise seulement par le Congrès de l'Internationale Communiste. Ce problème ne peut pas être résolu par un autre organe, pas plus par le Proletariat que par l'Exécutif élargi ou une commission spéciale. Si ce problème doit être discuté ici, nous nous opposons à cette idée qui tend à réaliser l'union des deux organisations syndicales.

Tout cela est d'ailleurs parfaitement conforme aux thèses adoptées précédemment par l'I.C.

Ruenzi (Italie) n'est pas trop rassuré par cette fusion lorsqu'il déclare :

Peut-on parler de liquidation ? Evidemment non ! Chaque communiste pense que l'Unité est la continuation de la lutte qu'on a engagée par la constitution de l'I.S.R.

Les communistes ont entrepris de battre Amsterdam sur son propre terrain et, ce, d'autant plus que cette tactique sert admirablement les desseins du gouvernement russe. Ils ont donc fort judicieusement défini leur action pour l'Unité en acceptant : 1^o Que l'I.S.R. fusionne avec Amsterdam en restant dans son sein ; 2^o Que les centrales syndicales et les fédérations rentrent dans les centrales réformistes et les secrétariats internationaux adhérents à Amsterdam.

En décidant de rentrer à la rue Lafayette en abandonnant toutes les fonctions, les mineurs unitaires — en accord avec la C.G.T.U. et l'I.S.R. — inaugurent la nouvelle politique syndicale de Moscou.

De son côté, la C.G.T.U. va accepter au prochain C.C.N. de rentrer dans la vieille C.G.T., sans conditions sans doute. Elle se conformera ainsi aux décisions du Congrès du Palais d'Orléans qui déclarent que les portes de la C.G.T. sont ouvertes à tous.

En Allemagne, en Italie, en Tchécoslovaquie, les adhérents à l'I.S.R. rentreront de même dans les organisations d'Amsterdam. Et l'I.S.R. mettra le sceau à cette liquidation en réalisant l'accord avec Amsterdam, sur la base du programme et des statuts de l'Internationale d'Amsterdam, comme l'a exprimé le Congrès de Vienne.

S'imaginer-t-on que ces décisions ont été prises dans le but de renforcer la puissance de la classe ouvrière ? Si oui, alors qu'on se détrompe !

Il s'agit purement et simplement de continuer la lutte engagée, affirme Ruenzi, qui s'y connaît.

L'I.S.R. a fait aujourd'hui son maximum. Elle ne recule plus, et il est de toute évidence que son action ne sert plus le gouvernement russe. Elle le dessert plutôt.

On a pallié à cette situation en décrétant que l'I.S.R. serait dissoute à brève échéance, et on invite, on ordonne à tous les syndicats communistes de rejoindre les organisations réformistes.

De cette façon, avec toute l'habileté qu'est la sienne, le gouvernement russe pourra répondre aux gouvernements bourgeois et en particulier à celui de M. Herriot : Voyez, comme je vous l'ai promis, je cesse toute propagande chez vous. La meilleure preuve, c'est la disparition de la C.G.T.U.

Bien entendu, il n'y aura rien de changé au fond. Les communistes, dès leur rentrée dans la C.G.T., recommenceront leur besogne ancienne. Leur activité retrouvera un nouvel élément, s'exercera en vue de conquérir dans la C.G.T. les postes « généraux » abandonnés au moment de la liquidation de la C.G.T.U.

Puisque la C.G.T. a fait elle-même les propositions de rentrée en déclarant « la porte ouverte » elle se trouvera bien mal qualifiée pour la fermer au moment où son point de vue sera accepté par la C.C.N. de la C.G.T.U. Et Amsterdam sera dans le même cas.

Ce n'est d'ailleurs pas notre affaire. Que les C.C.N., que les bureaux confédéraux, les C.E. manœuvrent à qui mieux mieux sans se soucier des intérêts dont ils ont la charge, cela nous indiffère.

De là à faire le jeu des uns ou des autres, il y a du chemin, un chemin que nous ne franchirons pas. Nous ne ferons le jeu de personne. Nous nous efforcerons, une fois de plus, de servir le syndicalisme et rien de plus.

Tout d'abord, nous voulons, nous, une Unité honnête, loyale et solide, qui sauvegarde dès l'origine la dignité et l'expression du Syndicalisme et des syndicalistes que nous sommes. Nous nous opposons donc à toute liquidation précipitée de la C.G.T.U., à toute disparition honteuse de l'organisme confédéral de la rue Grange-aux-Belles.

L'Unité sera le résultat d'une entente entre tous les travailleurs, de la base au faite des deux organismes centraux, ou elle ne sera pas sincère.

Et puis, nous voulons, sur le plan national, que toutes les organisations auto-

mes nées de la scission ou issues des deux C.G.T. participent aux diverses fusions syndicales, fédérales, départementales et nationales. Pour que l'Unité soit totale, il doit en être ainsi.

Enfin, sur le terrain international, nous demanderons, conformément aux décisions du C.C.N. de juillet — restées lettre morte — que les trois internationales soient convoquées au Congrès international d'Unité, que toutes leurs centrales y participent. A cette occasion, de même que sur le plan national, nous demanderons encore que toutes les organisations nationales autonomes soient également convoquées à ce Congrès.

Hors de là, il ne peut y avoir d'unité internationale. C'est ce que la minorité exposera clairement au C.C.N. du 19 septembre. Elle dira aussi sur quelles bases elle croit l'Unité possible.

Peut-être saurons-nous enfin ce qu'a décidé le Congrès des mineurs unitaires ? Peut-être connaissons-nous cette fameuse résolution d'Unité adoptée à ce Congrès, cette résolution qu'on s'obstine à ne vouloir publier ni dans la V.O. ni dans l'Humanité.

En tout cas, que Moscou ne s'imaginer pas que nous acceptons, nous, les syndicalistes, les décisions du Congrès communiste international.

Nous avons mot à dire et nous le dirons. Et on verra si on liquidera contre notre volonté, honteusement la C.G.T.U. Nous n'avons rien de commun avec les Bourgeois de Calais. Nous saurons le montrer en temps utile.

Encore une fois, avant que nous ne le fassions nous-mêmes, publiez-vous, communistes, la décision d'Unité votée au Congrès de Montceau-les-Mines ? Les paris sont ouverts.

Pierre BESNARD.

COMITE CENTRAL DE LA MINORITE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Pour l'Unité, contre l'autonomie

Le Comité central de la Minorité, réuni le 1^{er} septembre, ayant à envisager la situation syndicale actuelle, estime :

Que la campagne pour l'autonomie qui s'engage est inopportune et dangereuse au point de vue syndicaliste.

Il constate que l'autonomie laisse les forces ouvrières qui l'ont adoptée, morcelées, isolées de l'ensemble de la classe ouvrière, sujettes à un retour vers le corporatisme étroit et égoïste d'où les efforts de nos anciens et de nos prédécesseurs ont tiré le mouvement ouvrier.

Il estime que ce but n'est pas celui que se sont proposés les autonomistes sincères et les met en garde contre les conséquences de leur propagande.

Il croit que la solution à la situation actuelle est dans l'Unité. Il appelle tous les syndicalistes à cette œuvre. Tôt ou tard, l'Unité se réalisera et ralliera les forces ouvrières.

Aux syndicalistes donc de demeurer groupés étroitement, en faisant front à toutes les attaques, à toutes les tentatives intéressées des politiciens qui veulent les décourager. Plus ils seront nombreux et unis, plus ils auront de chance de faire triompher leur point de vue au moment de la réalisation de l'Unité. « Pour l'indépendance du syndicalisme vis-à-vis de tous les partis et sectes, pour la lutte de classes contre toute collaboration de classes. »

CHEZ LES TERRASSIERS

Cynisme patronal

La Société Industrielle des Travaux exécutant en ce moment de grands travaux pour le compte des chemins de fer de l'Etat a cru trouver un bon moyen d'augmenter ses bénéfices. Au lieu de chercher à moderniser son outillage ou de diriger le travail d'une façon rationnelle, ce qui lui était pourtant facile avec l'équipe de professionnels expérimentés qu'elle occupait sur ses chantiers, elle n'a trouvé rien de mieux que de vouloir diminuer les salaires déjà trop réduits de ses compagnons terrassiers.

Au moment où le prix du pain dépasse les cours prévus par les plus pessimistes, et quand les autres denrées suivant cette ascension désordonnée montent que seul le coût de la vie s'élève assez haut pour pouvoir prétendre non pas seulement à l'ascension du mont Everest mais à arriver jusqu'à la catastrophe, l'inconscience patronale est quelque peu exorbitante de seulement prétendre rabaisser les salaires.

Mais où le cynisme patronal s'avère, c'est que, après avoir notifié à nos camarades leur volonté bien nette de ne presque plus les payer du tout, la Société nous demande de laisser à leur disposition une équipe de boisiers pour consolider le travail par mesure de sécurité publique.

Mais, messieurs, la sécurité publique, vous vous en moquez ! Puisque, du jour au lendemain, sans aucune conversation avec le Syndicat, vous faites en sorte que vos ouvriers quittent le travail.

Vous savez bien que les terrassiers n'accepteraient pas une diminution de salaires en raison même de la demande d'augmentation qu'ils vous ont présentée tout dernièrement.

Société Industrielle des Travaux, comme les autres employeurs, vous auriez des ouvriers non seulement pour consolider, mais pour continuer et achever vos travaux, lorsque vous les paieriez aux prix réclamés, c'est-à-dire pas avant.

Le secrétaire : FRAGO.

Dans le S. U. B.

Les grands révolutionnaires

Le grand révolutionnaire Locatelli nous apprend ou veut nous apprendre comment l'on est révolutionnaire. Et durant une colonne dans l'« Humanité », il s'efforce de démontrer le peu de révolutionnarisme qui nous anime. Pour ce faire, il s'appuie sur des déclarations, toutes gratuites d'ailleurs, que des syndiqués ont été refusés au S. U. B. A cela, nous répondons : « Menteur, menteur », parce que nous mettons au défi quiconque, Locatelli compris, de nous en apporter la preuve.

Où, nous avons refusé à ce dernier de faire des syndicats par procuration, comme nous le ferons demain ; ce ne sont pas des mythes que nous voulons au syndicat, ni des hommes honoraires, nous voulons des hommes en chair et en os, des ouvriers du Bâtiment, des vrais, mais non des syndiqués de circonstance. De même, nous refusons de syndiquer des travailleurs de la métallurgie ou de toute autre profession, seraient-ils des syndicalistes tout court. Et cela parce que nous estimons que chaque individu doit lutter dans la profession où il travaille.

Et maintenant, M. Locatelli, le S. U. B. pourrait se plaindre, pas à vous certainement, en vous disant qu'au cours de notre action dans les chantiers, nous avons trouvé de braves ouvriers avec la carte du Parti Communiste qui nous ont déclaré froidement, une carte nous suffit, nous n'en payons pas deux. Et savez-vous ce que font ces braves ? Ils font comme les jaunes, c'est-à-dire 9 et 10 heures et au rabais ; ces ultra-purs, d'ailleurs, dans quelques jours, auront de nos nouvelles.

Nous vous déclarons que nous n'avons cure de vos appréciations et de votre révolutionnarisme de bureau, 33, rue de la Grange-aux-Belles, ce qui, avouez-le, est un peu plus facile qu'il nous a été facile d'organiser les 1.000 ou 1.100 camarades depuis un mois et demi. Ça, ce sont des chiffres, M. Locatelli, ce n'est pas de l'histoire à tant la ligne.

Et puis, savez-vous, le S. U. B. se moque de vos appréciations, il vous met au défi de prouver ce que vous écrivez si bien, y compris les Marseillais. D'ailleurs, pour plus d'éclaircissement, la prochaine assemblée générale du S. U. B. nous dira par l'organe de ses adhérents, ce qu'ils pensent.

Un conseil, pas à vous qui ne nous intéressez pas, mais pour tous les malheureux qui ne sont pas responsables ; cessez d'attiser les haines, elles sont, hélas ! trop vives, et si vous aviez un tant soit peu le souci de ceux que vous semblez défendre, vous auriez la pudeur de ne pas écrire de pareilles insanités, car vous devriez savoir que mes camarades et moi nous nous employons de notre mieux à développer l'harmonie et à unir les efforts ouvriers dans le Syndicat.

D'ailleurs, le S. U. B. se fait fort d'en faire la preuve, par les milliers d'adhérents qu'il se propose de réunir sur le programme du Syndicalisme Révolutionnaire, lutte de classes. — Pommier.

Nota. — Cet article a été envoyé à « l'Humanité », nous verrons s'il sera mis au panier comme tant d'autres.

AUX CHARPENTIERS EN FER. — Camarades, il est urgent que des décisions importantes soient prises pour généraliser sur tous les chantiers de la Seine, les revendications corporatives et sociales du syndicalisme.

Il faut aussi que les quelques réfractaires au syndicat sentent que notre action n'est pas un vain mot. D'autre part, nous espérons que l'hésitation des indépendants a assez duré, il faut qu'ils choisissent : ou avec nous, ou contre nous.

Pour toutes ces raisons, revendications immédiates, les 8 heures, nos salaires, tes us et coutumes, et pour examiner les moyens rapides de faire capituler le patronat quel qu'il soit.

Pour que notre section, notre corporation reprenne sa place d'avant-garde invincible, vous assisterez tous à l'Assemblée Générale qui aura lieu le dimanche 7 septembre, à 9 heures du matin, 8, avenue Mathurin-Moreau (Métro Combat).

Il est d'une importance capitale que tous les Charpentiers en Fer soient présents à cette importante réunion corporative où des décisions d'une gravité exceptionnelle seront prises.

Camarades, le 7 septembre, tous debout, tous à la réunion.

Le Secrétaire, A. Reitzer.

N.B. — Pour cette réunion, un pointage de cartes très rigoureux sera fait à l'entrée de la salle. Les adhésions et les cotisations seront reçues.

Nota. — La maison Hamet-Dernis-Berson est toujours à l'index ; depuis deux mois, le chef monteur Pau n'a pu trouver de compagnons pour exécuter ses travaux. Nous demandons à tous les gens du bâtiment, sans distinction de profession, d'exercer une surveillance serrée et que pas un ferrailleur ne soit toléré sur les chantiers de cette maison.

Les huit heures

Tout a été dit sur les bienfaits de la journée de huit heures. Néanmoins, il est nécessaire que nous insistions encore sur cette question. Après quarante années d'efforts ininterrompus, nous nous demandons si les prolétaires ont réellement compris toute la portée de cette conquête.

Le patronat, avec la complicité du pouvoir et des inspecteurs du travail, ne veut pas appliquer la loi. Il sait que cette journée de huit heures permet au prolétariat de se relever moralement et intellectuellement, et il a peur de cette émancipation morale des prolétaires, pleine de danger pour lui dans l'avenir.

Les huit heures, c'est la possibilité de s'instruire, de s'élever intellectuellement, de chasser la sottise et l'ignorance.

Les huit heures, c'est la vie de famille renforcée, c'est en même temps — les statistiques l'ont prouvé — le recul de l'alcoolisme.

L'ouvrier qui n'a aucun loisir est un

esclave, non un homme. Toute sa vie est absorbée par le travail ; il ne vit que pour enrichir le patron ; il n'est pas lui-même.

Avec les huit heures, vous pouvez profiter, ainsi que votre femme et vos enfants, de quelques heures de liberté que vous vous n'avez pas autrement.

La question des salaires, pour si utile qu'elle soit, est moins importante que celle de la journée de travail. Ce qu'on vous donne en plus de votre salaire, on vous le reprend en double sous forme de vie chère. La journée de huit heures, elle, une fois rentrée dans les mœurs, ne peut être reprise : c'est un pas en avant vers le bien-être définitif et sans retour.

Travailleurs du Bâtiment, imposez les huit heures, généralisez-en l'application à tous les chantiers.

Etendez cette action à celle de la semaine anglaise, des vacances payées et obligatoires, en même temps que parallèlement vous poursuivrez la conquête d'un salaire unique correspondant au coût de la vie.

Attelez-vous à cette besogne. Elle est urgente et prépare la voie à un avenir meilleur de fraternité humaine et d'égalité sociale.

Chez les peintres

Nous lançons cet appel à tous les camarades peintres qui se réclament de la Charte d'Amiens pour qu'ils viennent grossir nos rangs et sauver le syndicalisme.

Dans les circonstances actuelles, il est utile de donner notre sentiment et de fixer notre position. Notre sentiment est ce qu'il était hier et sera demain ; notre position reste précisée par le Congrès d'Amiens : l'indépendance et l'autonomie absolue du syndicalisme. Il est bon de le rappeler au moment où trop d'intrigues se jouent pour s'emparer de nos organisations qui, jusqu'à aujourd'hui, avaient déjoué les manœuvres plus ou moins jésuitiques. Cette autonomie que nous avons conquise au prix de tant de luttas et de difficultés, allons-nous la laisser sombrer dans les mains d'un parti politique hypocrite et corrompu qui tente par tous les moyens de violer l'indépendance du Syndicalisme en le mettant sous la tutelle de ce parti dit communiste ?

Notre syndicat a combattu avec aplomb contre certains individus d'une moralité plus que douteuse qui, par une campagne de calomnie et de chantage contre nos camarades, créent la haine entre nous ; et nous rappelons à ces individus que le syndicat des Peintres a un beau passé et n'a jamais attendu, pour faire de l'action, les mots d'ordre d'un parti ou d'une secte quelconque.

Ne restons plus dans la confusion ; prenons nos responsabilités et affirmons-nous nettement. A partir d'aujourd'hui, nous serons les adversaires déterminés de ce parti, et notre attitude ira jusqu'à une hostilité violente, en laissant à ce parti toutes les responsabilités qui encouragent certains individus à mener une campagne plus ou moins propre contre ceux qui cherchent à sauver notre mouvement syndical. Qu'ils ne soient pas surpris si demain des représailles se reproduisent, provoquées par leur action fautive et jésuitique en essayant de s'emparer du Syndicalisme.

Que tous ceux qui se réclament de la Charte d'Amiens soient avec nous pour le sauver de cette pieuvre politique et nous aurons accompli une bonne action. Vive le syndicalisme fédéraliste, régénérateur du monde !

L. PETIT.

Les chiens aboient... Le Syndicalisme continue

Incapable de répondre par un seul argument et même par une pauvre petite idée à notre thèse, les fantoches de la C.G.T.U. et du P.C. font un dégonflage en règle dans la quatrième page de leur torchon quotidien. Ils connaissent même tellement bien le syndicalisme français qu'ils en sont arrivés à s'élever contre les méthodes violentes de la lutte des classes.

Et dire que ces cocos-là se présentent comme farouches révolutionnaires ! Non ! Laissez-nous rire un peu avant de vous prendre au sérieux. Hâbleurs et baveurs : voilà ce que sont les aboyeurs de la révolution moscovite.

Mais ils peuvent hurler et émettre tout à leur aise ; ils n'empêcheront pas le syndicalisme de revivre et d'écarter entre ses mains puissantes les quelques dizaines de petits requins et bréchetins qui donnent de la machoire au milieu des tristesses du temps présent.

Après la pourriture et les miasmes majestueux, il y a toujours les grands vents du large et aussi la tempête qui balaie tout.

Communiqués syndicaux

Fédération des Jeunesses Syndicalistes de la Seine. — Voulez-vous former une J.S. dans le 20^e arrondissement, nous faisons appel à tous les camarades qui en sont partisans. Qu'ils passent ce soir, à 20 h. 30, au bureau, 8, avenue Mathurin-Moreau, premier étage.

Ouvriers Coiffeurs. — Réunion ce soir, à 21 heures, place Martin-Nadaud, 1, Café du Commerce.

Ebénistes. — Conseil syndical ce soir, à 18 h. 30, au siège.

Métallurgistes Autonomes. — Ce soir, à 20 heures 30, réunion du Conseil au siège. Les questions à l'ordre du jour nécessitent la présence de tous les membres.

Machinistes et Accessoires de Paris. — Ce soir, à 18 heures, Bourse du Travail, 3^e étage, bureau 30, Conseil syndical.

— A 17 heures, Commission du journal, même lieu.

Papier-Garton. — Réunion du Conseil central, à 20 h. 45, salle des Commissions, Bourse du Travail, 3^e étage.

Terrassiers. — Conseil d'administration avec la présence de tous les délégués de chantier, ce soir, à 17 h. 30, salle Henri-Perrault, Bourse du Travail.

Comité Intersyndical des 5^e et 6^e arrondissements. — Meeting pour l'Amnistie, demain, à 20 h. 30, salle du Bal du Panthéon, rue Moutetard et place de la Contrecarpe.

Prendront la parole : Coussinet, du S. U. B. ;

Lehoué, des Cheminots ; Dupuis et Mailloux, des Employés.

Pour l'Amnistie ! Tous présents !

Minorité Syndicaliste de la Seine (Commission de travail). — Nouvelle réunion demain, à 21 heures, salle des Travaux, avenue Mathurin-Moreau, premier étage.

DANS LE S. U. B.

COMMISSION EXECUTIVE. — Ce soir, à 18 heures précises, Bourse du Travail, bureau 13, 4^e étage. Ordre du jour très chargé. Les camarades doivent être exacts.

CIMENTIERS, MACONS D'ART. — Réunion du Conseil syndical demain, à 17 h. 30, Bourse du Travail, 4^e étage. Tous les conseillers devront être présents.

BRIQUETEURS-FUMISTES INDUSTRIELS. — Conseil syndical demain, à 17 h. 30, Bourse du Travail, bureau 13, 4^e étage. Le Conseil ayant un caractère particulier, les camarades se feront un devoir d'être présents.

DEMOLISSEURS. — Les camarades délégués de chantier et membres du Conseil se doivent d'être présents à la réunion qui aura lieu demain, à 17 h. 30.

MONTEURS-ELECTRICIENS. — C'est ce soir, à 18 heures, que se tiendra l'assemblée générale des Monteurs-Electriciens, Bourse du Travail, salle des Grèves.

L'ordre du jour, très sérieux, fait un devoir à tous d'être présents.

Nous faisons un appel pressant aux camarades. De l'énergie, si les électriciens le veulent, le moment propice est venu. Les militants se doivent de faire toute la propagande pour la réussite de cette réunion.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et banlieue

Jeunesse Anarchiste. — Tous les copains, tous les amis sont invités à notre réunion qui aura lieu demain soir, à 20 h. 30, à la Maison Commune, 49, rue de Bretagne.

Tous les jeunes qui veulent participer à nos efforts peuvent y venir sans hésitation, un accueil cordial leur est réservé.

Que tous ceux qui ont marqués des politiciens ou des abstrus pontifes de la Grande Révolution viennent à nous pour nous aider à nous développer les uns et les autres en bonne camaraderie.

Que les camarades viennent nombreux.

Groupe Anarchiste Universitaire et des 5^e et 6^e. — Jeudi prochain, à 20 h. 30, rue Lanneau, 6 (métro Saint-Michel), un camarade étudiant traitera : « Les Doctrines économiques qui ont amené à l'Anarchisme ».

Groupe Anarchiste du 18^e. — Pour prendre date :

Mardi prochain, 9 septembre, causerie par E. Armand. Sujet : « Déterminisme et Libre Arbitre ».

Groupe de Bourg-la-Reine. — Dimanche 7 septembre, à 10 heures, réunion, causerie par E. Armand. Sujet : « Déterminisme et Libre Arbitre ».

Fresnes. — Bureau de tabac, place de la Mairie, samedi 6 septembre, à 20 h. 30, réunion mensuelle. Contant. Bioul, Redon, Lescuyer, particulièrement convoqués ainsi que les copains d'Antony.

Groupe de Choisy-le-Roi. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, Maison du Peuple, rue Auguste-Blanqui. Causerie entre camarades. Appel aux sympathisants.

Province

Groupe de Grenoble. — Réunion des copains jeudi 4 septembre, à 20 h. 30, Café Berthet, place Saint-Bruno.

Causerie sur « Les Détenus », par le camarade Dubois.

Tutti i compagni anarchici e simpatizzanti sono invitati alla riunione che avrà luogo Giovedì 4 settembre, place Saint-Bruno, 7, alle ore 20,30.

Groupe Anarchiste de Marseille. — Ce soir, 4 septembre, à 8 h. 30, au local, boulevard Dugommier, au Bar Canals, suite de la discussion sur le Congrès anarchiste : idées et suggestions. Tous les anarchistes militants de Marseille, ainsi que les lecteurs du « Libérateur » sont invités à assister à cette réunion, où le concours de chacun sera utile.

Groupe des Réfractaires de Bordeaux, 38, rue Elie-Gintrac. — Ce soir, 4 septembre, causerie par E. Armand, de « L'En-Dehors », sur les « Questions sexuelles ».

Sont cordialement invités tous les camarades qu'intéresse la propagande de notre ami. Le groupe libertaire est tout particulièrement invité.

Groupe d'Etudes Sociales de Toulouse. — Les camarades libertaires de Toulouse font appel à tous les copains et sympathisants de notre ville pour former « Un groupe d'amis du « Libérateur » ».

Devant la situation de notre journal, tous les camarades se doivent de soutenir notre organe anarchiste qui est notre meilleure arme de défense et qui contribue le mieux à la diffusion de nos idées.

Ils font appel à tous ceux qui s'intéressent à notre propagande pour les soutenir.

Les camarades Sargent et Brunet se tiendront à la disposition des copains et sympathisants, le dimanche matin, à la porte de la Bourse du Travail, pour recevoir les thunes et donner toutes les explications nécessaires.

Pour le Groupe d'Etudes Sociales, envoyer la correspondance au camarade Alphonse Tricheux, 16, rue du Peyron, Toulouse.

Groupe de Saint-Bienne. — Les camarades sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu ce soir, à 20 h. 30, au café coopératif « Avenir Social », cours Victor-Hugo, 9, à laquelle il sera discuté du prochain congrès. La présence de tous est indispensable, en raison des décisions à prendre.

Groupe d'Etudes Sociales de Harnes. — Réunion du Groupe, dimanche 7 courant, à 17 h., chez Martin Magniez, 3, rue du Quai. Les sympathisants et lecteurs du « Libérateur » sont invités.

Communications diverses

Locataires de la Seine (Section de Romainville). — Réunion mensuelle ce soir, à 20 h. 30, salle de la Coopérative, 36, rue Veuve-Aublet.

PETITE CORRESPONDANCE

Georges Tiry. — Je mets le livre de côté. Tu pourras passer un jour de cette semaine. — Jout.

Cumi. — Reçu mandat. Abonnement finira le 30 novembre.

Auger René, Nantes. — Reçu montant réabonnement.

Royer, Billancourt. — Je n'ai pas pu avoir l'adresse que tu cherches. — Marcel.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du Libérateur
10-12 rue Paul-Lelong, Paris.